

VISÓ

2016
NUMÉRO
05

REGARDS SUR LA GRÈCE

• par les étudiants de l'Institut de Journalisme Bordeaux-Aquitaine •

PATRAS LA REBELLE HELLÈNE

PLACE

AUX JEUNES

LEURS AÎNÉS ONT TROP PROFITÉ ?
À EUX DE TOUT CHANGER ! 4

SYRIZA

NON MERCI !

UN MAIRE COMMUNISTE
CONTRE TSIPRAS 27

1001 VIES

DE MIGRANTS

MINEURS, DÉPLACÉS ...
DESTINS CROISÉS 34

ET AUSSI : UN CARNAVAL, UN POPE, UN POÈTE, DES BOXEUSES, UNE TÊTE DE SAINT...

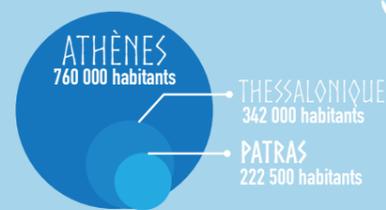
VISÓ n°5 • 2016 • 3€



3 770003 575238

PATRAS LES CLÉS DE LA VILLE

3 Elle est la troisième ville de Grèce par sa population.



La ville est située au nord de la péninsule du Péloponnèse. Elle est le chef-lieu de la **périphérie de Grèce-occidentale** et du **district d'Achaïe**.



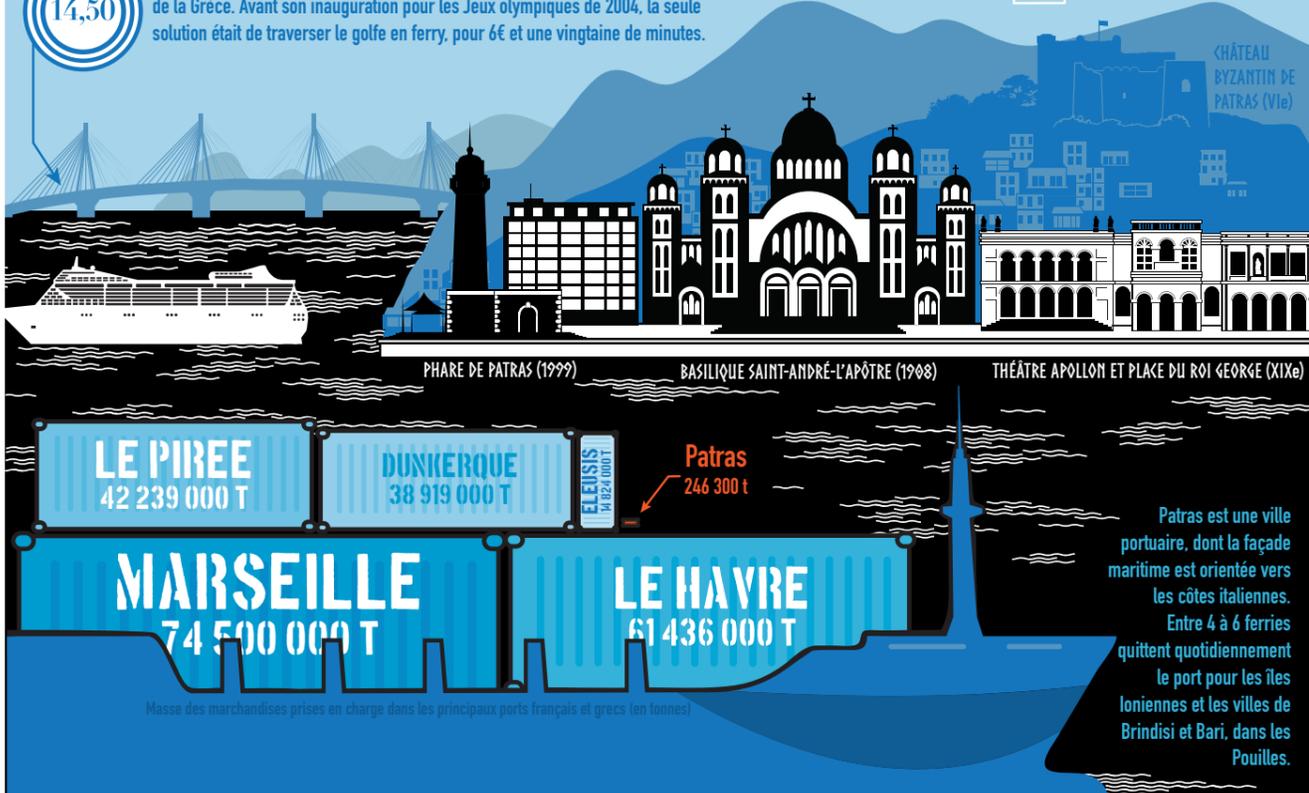
64% C'est le score obtenu au second tour par le maire **Kostas Peletidis** lors des élections municipales de mai 2014. Étiqueté KKE (parti communiste grec), il a devancé Nouvelle Démocratie (centre droit), mais aussi Syriza, parti du premier ministre Alexis Tsipras et farouche adversaire du KKE.



C'est le nombre d'étudiants de l'**Université de Patras**, la troisième université du pays.

il y a environ 168 000 étudiants en Grèce

14,50 En euros, c'est le prix de la traversée du **pont Rion-Antirion**, qui relie le Péloponnèse au nord de la Grèce. Avant son inauguration pour les Jeux olympiques de 2004, la seule solution était de traverser le golfe en ferry, pour 6€ et une vingtaine de minutes.



ÉDITO LA PROMESSE D'UN PRINTEMPS GREC ?

Les étourdissants sifflets font vibrer l'air. Patras est en liesse. Depuis cent quatre-vingt sept ans, le plus célèbre carnaval du pays enivre les Grecs de sa ferveur. Une ferveur qui toise la crise et qui brocarde cette Europe méprisante de ses valeurs prétendument humanistes. Une ferveur en guise de défi lancé à l'austérité et Alexis Tsipras, le premier ministre.

Longtemps fief du Pasok du clan Papandreou (parti socialiste historique), Patras, toujours enclavée, illustre la déception suscitée par Syriza, le parti au pouvoir. Élu en 2014 avec 64 % des voix, le nouveau maire Kostas Peletidis en a fait le plus important bastion communiste de Grèce. Ce mandat porte un double refus : celui d'une politique traditionnelle et clientéliste, et celui du recul d'Alexis Tsipras - et de sa gauche dite radicale - face aux exigences de l'Union européenne.

Sans prétention mais avec beaucoup de charme, Patras et ses habitants font vivre une Grèce cosmopolite et solidaire. Victimes de l'inconséquence de leurs aînés et de l'intransigeance de la Troïka, ses jeunes font preuve d'un enthousiasme forcené, pointent les coupables mais pardonnent sans rancœur. 60 % d'entre eux sont sans emploi. Certains partent, mais beaucoup restent. Et tous s'appliquent à resserrer les liens d'une société dans le besoin. Optimistes, politiques et pleins de ressources, ils sont le futur, le savent et veulent l'incarner avec fierté.

Nous avons préféré Patras à Lesbos, où plus de 80 000 migrants ont débarqué au cours du premier trimestre 2016. Ou encore à Idoméni, où ils s'entassaient depuis la fermeture de la route des Balkans. Car même si, les réfugiés ne sont plus aujourd'hui qu'une poignée, ils étaient presque 2 000 installés face au port, dans un camp démantelé en 2009. Ville de départs, d'arrivées et de passages, Patras est familière du phénomène migratoire. Son visage cosmopolite, s'est façonné au fil des âges - 65 % de ses habitants seraient nés à l'étranger selon le Conseil de l'Europe. Elle en tire sa force et sa sagesse.

Aller à la rencontre des tragédies, mais aussi des espoirs, c'est l'ambition de *Visó*. Notre magazine s'attache à donner des visages et des noms à ce phénomène sans âge : la crise. Hors des circuits touristiques et des projecteurs médiatiques, bienvenue là où les graines d'un futur plus humain germent sans bruit.

■ Vincent Trouche & Benjamin Pietrapiana
■ Rédacteurs en chef

SOMMAIRE

- page 04** **Patras ta route**
Ils n'ont pas d'argent, pas de job et ce n'est même pas de leur faute. Pourtant, ces jeunes gardent espoir.
- page 10** **Peletidis, communiste rouge vif**
Défenseur des plus démunis, pourfendeur de l'action de Syriza, il est le maire de Patras. Portrait.
- page 16** **Papandreou tout a commencé**
Trois premiers ministres issus d'un même petit village. Ici, c'est Kalentzi : le fief du clan Papandreou.
- page 18** **Arrêt au port**
Battu par les flots, il ne sombre pas. Le port de la ville navigue en eaux troubles.
- page 20** **La KTEL, produit routier**
Ça roule encore pour les cars en Grèce. La coopérative KTEL, vieille de soixante ans, ne connaît pas la crise.
- page 22** **Le vin hellène dans le ravin**
L'austérité ferait-elle tourner le vin grec au vinaigre ?
- page 23** **Sur la route avec Saint André**
Bras droit de Jésus, Saint André a parcouru l'Europe avant de mourir à Patras. Voici son histoire en BD.
- page 24** **Des Allemands dans la ville**
Martin, George et Pit résident à Patras depuis toujours. Les tensions Grèce-Allemagne ? Ils ne connaissent pas.
- page 25** **Patrino karnavali**
Sifflets énervants, chars anti-Merkel et joie de vivre. On vous raconte tout, en photos.
- page 30** **Grand entretien**
Il est poète, écrivain et avocat engagé. Héros des exclus et des réfugiés, Vasilis Ladas nous parle de sa Grèce.
- page 36** **Mineurs isolés : Lost in Transition**
Le centre pour mineurs étrangers accueille 31 enfants venus des zones de conflit. Reportage entre les murs.
- page 38** **Direction Italie**
Un parking, une usine désaffectée et des ferries appareillant pour l'Italie. Le terrain de jeu d'irréductibles migrants.
- page 41** **Pope star**
Son nom : Père Ermolaos. Depuis 20 ans, le prêtre à la barbe fleurie aide les pauvres du monde entier.
- page 42** **Prosfigika, la zone d'ombres**
Le quartier historique des réfugiés grecs s'atrophie. Bienvenue là où les migrations s'oublient dans la ville.
- page 45** **Patras brûle-t-elle ?**
Brûler les défunts en Grèce ? Une hérésie. Pourtant, le premier crématorium du pays pourrait ouvrir à Patras.
- page 46** **SOS Culture en danger**
Le budget de la culture prend cher en temps de crise. Les artistes n'ont plus d'argent et voient l'Europe comme un recours.
- page 48** **Million dollar babies**
Les filles du Panachaïki envoient gnon sur gnon dans leur salle de boxe. Certaines préparent d'ailleurs les JO.
- page 50** **Un musée patriote**
Le seul musée de la presse de Grèce fait honneur à un âge d'or du pays et de ses journaux.
- page 52** **La recette du Visó**
Combien les étudiants de l'IJBA ont-ils bu d'ouzo pour écrire ce mag ? La réponse ici.

WHO'S WHO ?

Directeur de la publication :
François Simon

Coordination :
Sophie Dufau, François Simon, Maria Santos-Sainz

Rédacteurs en chef :
Benjamin Pietrapiana, Vincent Trouche

Secrétaires de rédaction :
Julien Guintard
Gérard Muteaud

Directeur artistique :
Cyril Fernando

Rédacteurs :
Erwan Bruckert, François D'Astier de la Vigerie, Redha Dhamani, Quentin Fruchard, Emilien Gomez-Cabot, Camille Lafrance, Valentin Pasquier, Benjamin Pietrapiana, Justine Pluchard, Yacine Taleb, Vincent Trouche, Maxime Turck, Adrien Vicente.

Remerciements :
Takis Dimitropoulos ; Leila et alaoui-Kladi ; Angeliki Sazi ; Michalis Vasilakis ; Vangelis Politis ; Nikos Bakounakis ; Yannis Scarpelos ; Georgia Petropoulou ; Pandelis Kipriamos ; Irimi Zarikou ; Jean Zorbas ; Margarita Komninou ; Ganaëlle Bressou-Politis et l'association franco-grecque de Patras ; Tryfonas Tryfonopoulos ; Konstantza Maniatopoulou ; Ioannis Kopsinis ; Lina Yannopoulou ; Maria Apostoliatou ; Kleomenis Kostopoulos ; Ioanna Arabatzi ; Sofia Mavridi ; Anna-Maria Skiada ; Konstantinos Magnis ; Kostas Christopoulos ; Sapfo Papagianni ; Konstantinos Raftopoulos ; Athanasios Koustas ; Paul Papathanassiou ; Alexis Alatsis ; Panos Tsakoglou ; Sonia Stolper-Delesalle ; Christos Moulas ; Dimitris Christopoulos ; George Kastaras ; George Zografos et Menalos Michalatos pour son aimable autorisation de publier ses photos.

Visó, magazine édité à 1200 exemplaires et réalisé par les étudiants de master 2 en spécialité presse écrite.

Numéro spécial
ISSN en cours

Institut de journalisme
Bordeaux-Aquitaine
1, rue Jacques Ellul
33000 Bordeaux
05 57 12 20 20

www.ijba.u-bordeaux3.fr

Photo de couverture :
Camille Lafrance

Infographies :
Valentin Pasquier

Imprimeur :
PDG
59 rue Jules Guesde, 33800 BORDEAUX

Distributeurs :
Relay, SAD

ijba
Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

L'HEURE DE LA RELÈVE

On leur promet un avenir de galères. Les jeunes de Patras restent lucides mais refusent de devenir une génération sacrifiée. Aux terrasses de la ville, ils se construisent un futur.

■ Justine Pluchard & Vincent Trouche

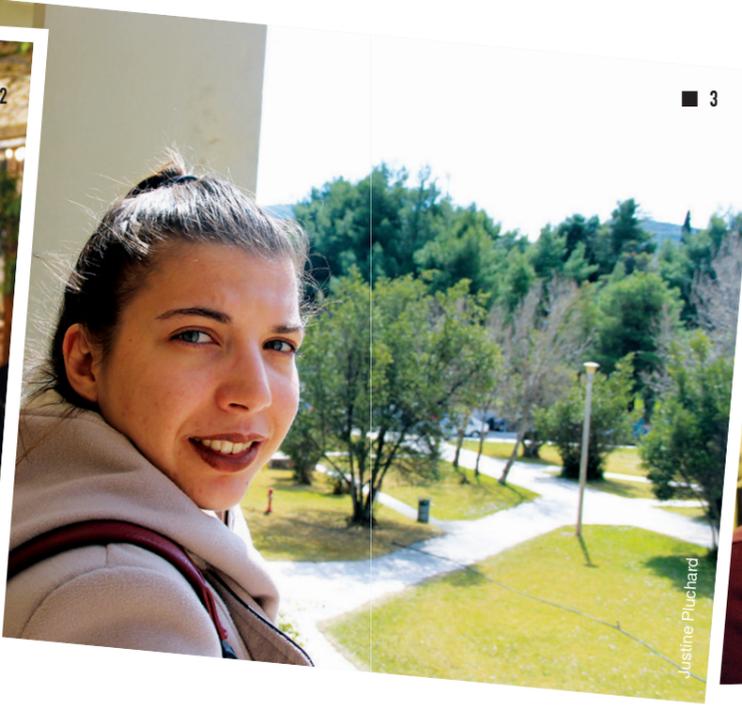
UN GROUPE DE
JEUNES CARNAVALIERS
À PATRAS LE 12 MARS
AU PETIT MATIN



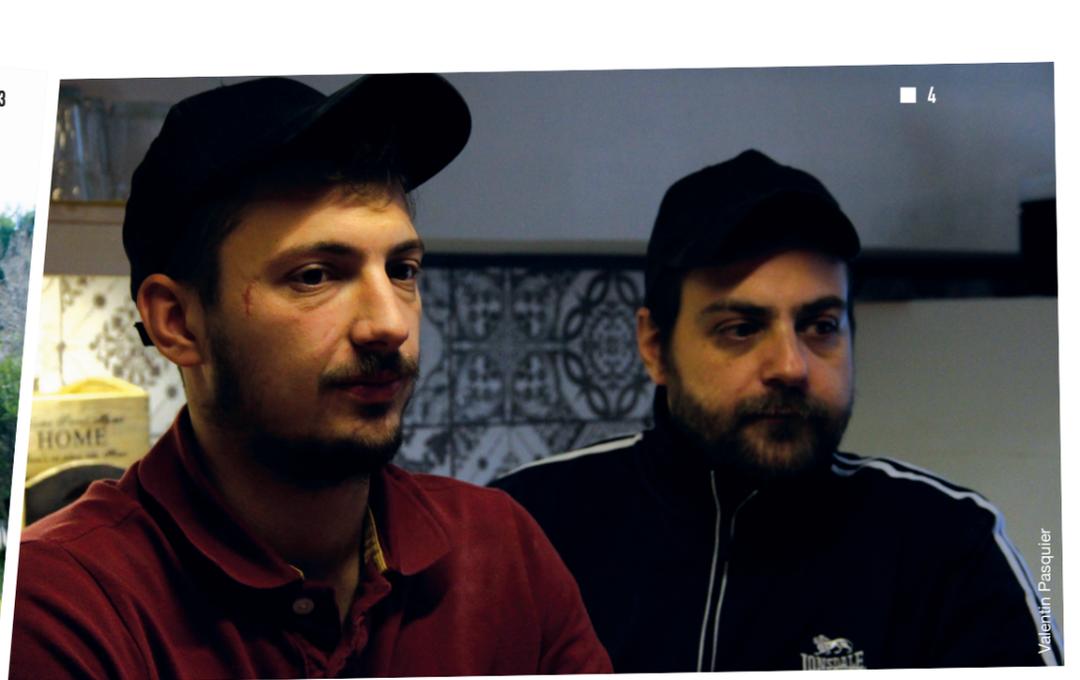
Vincent Trouche



Valentin Pasquier



Justine Pichard



Valentin Pasquier

■ 1
Ils sont de Patras, ont entre 19 et 25 ans. Ils ne croient plus ni en l'Europe, ni aux solutions proposées par leurs dirigeants politiques et subissent de plein fouet une crise financière dont ils ne se sentent pas responsables. Pourtant, ni amertume, ni remord, ni regret dans leurs propos. « *Parce que la solution, le futur, c'est nous* », scande Panos Balas devant son café frappé près de la marina de Patras. Vassilis Antonopoulos approuve : « *Toute notre génération doit maintenant s'exprimer d'une seule voix pour changer les choses* ». Le regard droit, pénétrant, ils ont hérité du devoir de changer leur pays et veulent profiter de l'occasion pour le construire à leur image : jeune, dynamique et solidaire. Artemis Korovessi prévient : « *Pour l'instant, les autres générations ne nous écoutent pas. Mais elles verront ce que nous ferons, nous les jeunes*. »

Après l'effervescence d'un week-end de carnaval, la rue Gerokostoupoulou a retrouvé son apparence habituelle. Seuls vestiges de la fête, des confettis multicolores incrustés dans les pavés par la pluie et la voix éraillée, à peine audible, de Vassilis. Ce technicien en informatique de 22 ans, sans emploi, profite de la terrasse d'un café de cette artère festive et estudiantine pour faire durer la parenthèse carnavalesque jusqu'à la dernière heure. Car cet événement, il l'a attendu et préparé : un mois à économiser pour faire la fête et sortir deux euros par verre d'ouzo. La crise, il vit avec. « *Ça fait six ans qu'on est dedans, on s'y est habitué*. » Depuis 2008, les Hellènes ont intégré ces contraintes dans leur quotidien.

Demain, l'esprit festif cédera de nouveau la place à des jours moins insouciantes. Vassilis est diplômé mais au chômage, comme près de 60 % des 18-25 ans de Patras. Il ne pense pas trouver de travail en Grèce « *avant au moins cinq ans* ». Sans fatalisme, il a tiré un trait sur son indépendance financière. Sa soeur de 20 ans et lui vivent avec leur père, qui enchaîne de petits boulots tandis que leur mère, femme de ménage a dû partir travailler à Athènes depuis cinq ans. À eux deux, les parents gagnent entre 450 et 500 euros par mois, même si « *c'est variable* », précise le fils.

À sa gauche, devant une Mythos - bière blonde légère - Tony, Irano-Italien de 25 ans, partage l'infortune de son ami depuis son retour à Patras en janvier dernier. Parti en Italie achever un master en économie, l'étudiant est jovial, mais sans exhubérance. Ses traits fins contrastent avec un torse épais. La voix posée, sûr de lui, il explique dans un anglais maîtrisé : « *J'étais heureux de partir voir ailleurs mais je le suis encore plus d'être revenu*. » Certes, Patras a changé : depuis 2010, 500 enseignes ont disparu et le chômage a triplé¹, mais Tony se console. « *En voyant les boutiques et entreprises fermer les unes après les autres, les gens sont revenus aux fondamentaux et ouvrent bars et restaurants*, explique l'ancien expatrié. *Aujourd'hui, les rues sont plus vivantes et animées*. » La culture du troquet fait tourner l'économie locale. Et même si, en dehors du contexte festif, les jeunes dépensent peu, ils emplissent sans discontinuer les terrasses de la ville.

EN RANG DE BATAILLE

Se retrouver ensemble autour d'un verre, entre amis. C'est le passe-temps des jeunes chômeurs et des 34 000 étudiants de Patras. Ils y refont le monde ou échafaudent leur avenir. Artemis, 19 ans, en deuxième année d'architecture à la fac, imagine le sien avec l'insouciance qu'expriment sa douceur et ses gestes naturels. Pour elle et ses amies étudiantes, Cristina et Marita, le travail et l'abnégation paieront un jour. « *Inutile de se plaindre, on sait que tout partira de nous et de nos idées* », assure-t-elle. Cette crise n'atteint pas leur motivation à réussir. Tout juste l'égratigne-t-elle. « *J'essaie de ne pas être inquiète* », nuance Cristina l'air sérieux derrière ses lunettes. Elle habite une bourgade à une heure de Patras et dresse le portrait d'un pays uni et d'autant plus solidaire. « *Les Grecs s'entraident beaucoup depuis toujours, surtout dans les villages. La crise a encore fortifié cela*, rapporte-t-elle. *Ça se traduit par une*

multitude de petites actions entre voisins, un coup de main ou un pot de sucre... »

En ville aussi, la solidarité s'est peu à peu organisée ces dernières années. À la mi-mars, un centre de collecte de nourriture a ouvert au coin de la rue Patreos, au pied des premières marches qui montent vers le théâtre antique. Vassilis, 22 ans, qui se présente spontanément sous la version anglophone de son prénom, Bill, vient y déposer chaque soir les restes des plats de son tout nouveau restaurant, ouvert

le dimanche précédent un peu plus bas dans la rue. En parallèle, il est inscrit à l'université en Sciences de la Matière, « *mais comme je sais déjà que ça ne débouchera pas sur un job, autant prendre des risques et tenter autre chose* », explique-t-il ti-

midement, tablier noué autour de la taille. Avec le soutien de ses deux associés trentenaires et de leur famille, il a ouvert *La Truffe*, une enseigne au concept de « *mama's food* », des petits plats de maman. Et pour l'ambiance, c'est la débrouille : un vieux carrelage marron de grand-mère derrière le bar et de bonnes tables en bois brut que les néo-restaurateurs ont fabriquées eux-mêmes. Elles lui donnent ce charme de maison familiale. « *Les restaurants, il n'y a que ça qui marche en ce moment à Patras* », se persuadent les associés.

Trouver la bonne idée ou occuper son temps intelligemment. Les jeunes de Patras préfèrent l'action au « *journées à végéter à la maison* », explique Vassilis, rue Gerokostoupoulou. Tony et lui passent désormais le plus clair de leur temps à faire progresser leur petite équipe de rugby. « *Un exutoire* » peu commun en Grèce, à base de trois entraînements par semaine, qui libère l'esprit et apprend le travail d'équipe. Le reste du temps, Tony aide son père à entretenir la maison. Dans le sillage de sa mère, il est prêt à s'engager dans l'aide aux migrants, si d'aventure la fermeture de la frontière au nord du pays les poussait comme dans les années 2000 vers le port de Patras. « *On a tous*

« INUTILE DE SE PLAINDRE, ON SAIT QUE TOUT PARTIRA DE NOUS ET DE NOS IDÉES. »

☞ Artemis, 19 ans, étudiante en architecture

- 1 • ARTEMIS KOROVESSI, 19 ANS, ÉTUDIANTE EN ARCHITECTURE.
- 2 • VASSILIS ANTONOPOULOS, 22 ANS, DIPLÔMÉ EN INFORMATIQUE AU CHÔMAGE ET TONY, 25 ANS, DIPLÔMÉ EN ÉCONOMIE AU CHÔMAGE.
- 3 • MARIA APOSTOLOPOULOU, 23 ANS, ÉTUDIANTE EN SCIENCES DE L'ÉDUCATION.
- 4 • VASSILIS DIT "BILL", 22 ANS ET CHRIS, 33 ANS, RESTAURATEURS.

nos problèmes, on n'a pas d'argent mais on ne peut pas les abandonner. Ils ne viennent pas pour tester une autre manière de vivre. Ils sont là car c'est une question de survie. Comment ne pas les aider ? », interpelle Vassilis spontanément.

AU-DELÀ DE LA RANŒUR

Quand on lui demande s'il reste chez ses parents par envie, Christos Katsigiannis rigole. Un rire un peu forcé. À 23 ans, cet étudiant en physique passe plus de temps à travailler dans un bar que sur les bancs de l'université. Et ce n'est pas pour le plaisir. « *C'est la "merde", comme vous dites, pour trouver du travail ici. Mon père est chauffeur de taxi au chômage et même si ma mère bosse encore, travailler 3-4 jours par semaine pour les aider, c'est normal*. » L'entraide intergénérationnelle est naturelle pour ces jeunes. Lucides, ils ne sont pourtant pas tendres avec leurs aînés. « *La crise ? Nos parents en sont les responsables*, affirme sans concession Vassilis l'informaticien au chômage. *C'est leur génération qui a dépensé sans compter, sans penser au long terme. Quand on aborde ce sujet en famille, même eux me donnent raison*. »

La génération parfois nommée « wahou ! », en référence à ses excès, celle née dans les années 60, est directement pointée du doigt pour son inconséquence. Dans les années 90, l'argent s'obtient facilement auprès des banques grecques et les trentenaires de l'époque claquent sans compter. Lorsque la crise débarque, l'âge d'or des prêts faciles disparaît, laissant place aux dettes. La pilule passe mal pour les descendants, mais la bataille des générations n'aura pas lieu. « *Cette crise, c'est le problème des plus âgés, ce n'est*

pas la nôtre. Mais au fond, on ne leur en veut pas vraiment, concède doucement Artemis. Qui dit que nous n'aurions pas fait la même erreur ? Il faut maintenant apprendre de notre histoire. » Vassilis, Tony, Christos, Artemis... Tous pointent les « coupables » sans rancœur. Car qui est le plus irresponsable dans cette histoire : celui qui a profité de l'argent qu'il n'avait pas ou celui qui l'a prêté sans informer des conséquences ? Pour la jeunesse de 2016, la réponse ne fait aucun doute. « *Les politiciens soutenus par les financiers ont nourri la tête de nos parents de rêves irréalisables* », accuse Vassilis tandis que Christos résume cyniquement l'opinion actuelle : « *Ici, en Grèce, la politique est devenue synonyme de trahison*. » Même Alexis Tsipras, leader de Syriza, ne trouve plus grâce à ses yeux. « *Pour moi il était notre dernière chance* », lâche l'étudiant en physique. Dans le bar près de la marina, où ils sont tous réunis, la politique ne laisse personne indifférent. « *Je le hais tous*, tranche Panos, 24 ans. *Ils promettent encore et toujours alors qu'ils veulent juste s'en mettre plein les poches, c'est tout*. » Ce cuisinier ne mâche pas ses mots envers un gouvernement en place qui ne « *le représente pas*. » Désabusés, les jeunes restent néanmoins mobilisés lorsqu'il faut s'exprimer. Lors du dernier référendum de juillet 2015, sur le projet d'accord européen, vécu en Grèce comme un ultimatum, ils

« ILS PROMETTENT ENCORE ET TOUJOURS ALORS QU'ILS VEULENT JUSTE S'EN METTRE PLEIN LES POCHE, C'EST TOUT. »

☞ Panos, 24 ans, cuisinier

étaient 85 % des 18-24 ans à cocher la case « *oxi* » (« non ») sur leur bulletin de vote, alors que la moyenne nationale s'élevait à 61,2 %. Vassilis figure parmi ceux-là. Et même s'il savait déjà « *qu'au fond, ça ne changerait rien, au moins on a dit qu'on ne voulait plus vivre comme ça* », explique-t-il, sûr du poids de son bulletin malgré le compromis trouvé par Tsipras avec la Commission européenne, contraire aux résultats exprimés lors du référendum. Maria, étudiante en sciences de l'éducation de 23 ans, a, elle, voté « *oui* » au référendum. Elle n'est pourtant pas une fan inconditionnelle de cette Europe qui ne cesse de la décevoir et plus encore sur la question des migrants. « *Que l'Europe ferme ses frontières, lâche-t-elle, je ne suis pas inquiète pour la Grèce. Elle s'en est toujours sortie*. » Seulement, elle n'a jamais cru en Tsipras et en l'an- [...]

L'ARMÉE ? NON MERCI !

☞ *Je ne veux pas y aller, mais, de toute façon, je n'ai pas le choix.*

À l'idée de passer neuf mois sous les drapeaux, Vassilis ne cache pas son mécontentement. Car entre 19 et 45 ans, le service militaire est obligatoire pour les hommes grecs et les alternatives compliquées. Au-delà de 35 ans, les citoyens peuvent « *acheter* » une dispense de leur obligation pour plus de 8 000 euros, une somme énorme en cette période de budget serré. Tony, l'ami de Vassilis, n'y est pas soumis. Il est irano-italien et concède sans détour ne pas avoir demandé la nationalité grecque, à laquelle il pourrait prétendre, en partie pour éviter la conscription : « *C'est une perte de temps*. » Vassilis, lui, pense s'y plier l'année prochaine. À 22 ans, il préfère sacrifier trois trimestres de sa vie avant d'intégrer le monde du travail. Plusieurs autres pays européens manifestent encore un fort attachement au service militaire, comme la Norvège, la Finlande, la Suisse ou l'Autriche. La France l'a supprimé en 1997 préférant professionnaliser son armée.





Justine Pluchard

DO YOU SPEAK ENGLISH ?

Au Real institute center of english, l'un des trois centres privés d'apprentissage de l'anglais de Patras, le constat de la directrice Nia Gitza est clair : « Cela fait cinq ans que le nombre d'étudiants désirant améliorer leur niveau d'anglais augmente. » Depuis 2013, l'institut enregistre chaque semestre 10 % d'étudiants supplémentaires voulant atteindre le niveau C2, le plus haut degré à l'échelle européenne, qui sanctionne une pratique experte de la langue. Et, signe de l'intérêt accru des étudiants pour un séjour à l'étranger, en un an l'institut note une progression de 50 % du nombre de candidats au TOEFL, test d'anglais exigé partout dans le monde pour poursuivre des études. L'établissement profite de la situation exceptionnelle du pays : « Certains avouent vouloir partir, en particulier les doctorants, c'est pourquoi ils viennent perfectionner leur anglais. Mais même pour ceux qui souhaitent rester au pays, la compétitivité a atteint un tel niveau que les futurs travailleurs ont besoin d'afficher un maximum de diplômes et certificats afin de se démarquer. »

[...] nulation pure et simple de la dette grecque par l'Union européenne. « On a emprunté de l'argent, il faut bien le rembourser », argue-t-elle.

EUROPE : JE T'AIME MOI NON PLUS

La Grèce abrite désormais une jeunesse décidée mais tiraillée entre ses rêves et la réalité économique, entre une Europe qui semble l'avoir laissée tomber mais offre tout de même de belles opportunités. « Elle nous traite mal, cette Europe, et pourtant pour rien au monde je n'aimerais que la Grèce la quitte », résume Maria. Comme tous les jeunes d'aujourd'hui, ceux de Patras rêvent d'Erasmus, de voyages et de rencontres. Alors ils apprennent l'anglais, le français ou l'allemand, et préparent leur départ. Vassilis, parce qu'il ne trouve pas d'emploi ici, Christos, parce qu'il sait d'ores et déjà que son master ne débouchera sur aucun emploi ou encore Maria, pour se spécialiser. Cet exode effraie un pays qui aurait vu entre 100 000 et 200 000 de ses 18-25 ans partir depuis le début de la crise en 2008. « J'ai perdu de vue énormément d'amis depuis la crise, raconte Anastasopoulos, ami de Christos et Panos. Parce qu'ici, tu ne trouves pas de travail et si, par chance, tu en dégotas un, tu ne sais pas si tu verras la couleur de ton salaire. » « Tout est histoire de cycle », tente d'expliquer Alexandre Vasilopoulos, ostéopathe de 25 ans. « Voyager et étudier sont devenus un passage obligé pour tous les jeunes de notre génération. Mais, dès cette période de découvertes terminée, ils rentreront au bercail », assure-t-il en se citant en exemple. Franco-grec, il a émigré en France avec Theodora, sa femme éducatrice spécialisée. En octobre 2015, après deux années d'exil, ils ont reposé leurs valises à Patras. « Il y a des obstacles, c'est sûr que c'est difficile en Grèce. Mais on

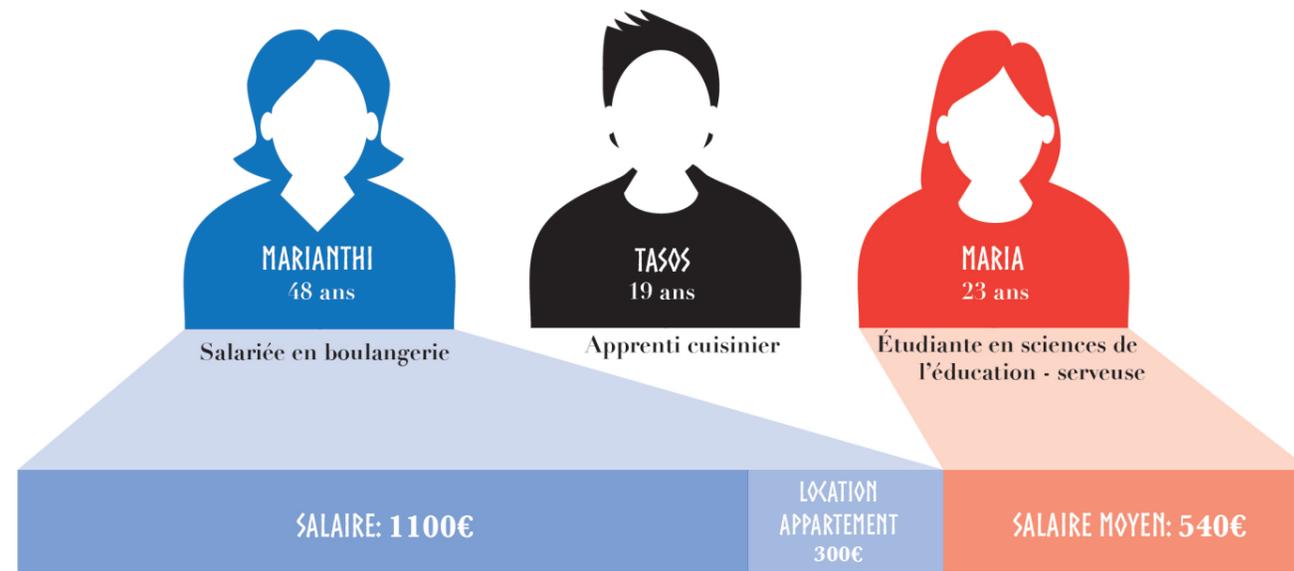
■ À DROITE : CHRISTOS KATSIGIANNIS, 23 ANS, ÉTUDIANT EN PHYSIQUE. LUI ET SES AMIS SE RETROUVENT SOUVENT PRÈS DE LA MARINA AUTOUR D'UN CAFÉ.

donnera juste le meilleur de nous-mêmes pour réussir ici et aider notre pays à sortir de cette crise », annonce tout sourire la jeune femme aux boucles brunes. Une volonté qui puise son énergie dans les tragédies du passé. « La Grèce s'en sortira, quoi qu'il arrive. Dans notre histoire, on a déjà survécu à de nombreuses crises. Alors pourquoi pas celle-là ? », rétorque Christos. Quel que soit l'héritage qu'on leur a légué, la route qu'ils devront emprunter, aider le pays semble un devoir. S'ils partagent les mêmes rêves que leurs alter egos français, c'est par la manière de les atteindre qu'ils se distinguent. « Partir ? Pourquoi pas. Mais ce sera seulement pour l'argent et l'expérience. Je sais déjà que je reviendrai car je ne retrouverai jamais ailleurs cette façon de vivre », explique Vassilis. Cuisinier à Bordeaux depuis 2014, Panos abonde : « Ce qui m'énerve le plus chez vous, les Français, ce sont vos aïeilles. Nous les Grecs, on est ouverts, solidaires, lance-t-il sous le regard approbateur de ses amis autour de la table. Nous aussi, on a des pauvres, des riches mais la différence avec vous, c'est qu'on fait la fête ensemble. On aime la vie tout simplement. » ✕

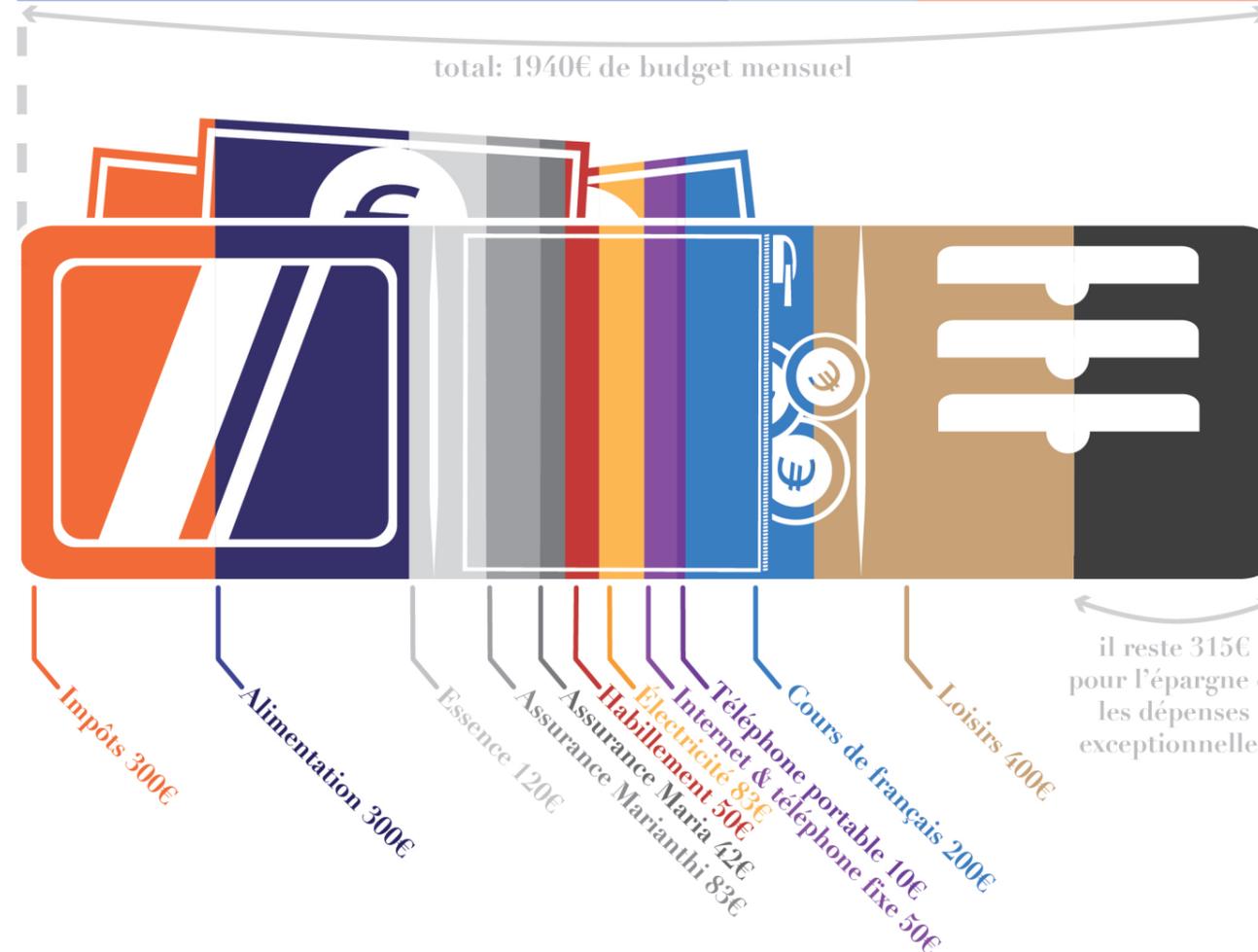
1- Différence entre le nombre d'ouvertures de commerces et le nombre de fermetures entre 2010 et 2015, selon la Chambre du Commerce de Patras.
2- Selon Eurostats, entre 2008 et 2013, 98 005 jeunes (18-24 ans) ont quitté la Grèce. Le nombre avancé est une estimation à partir de ce résultat, aucune donnée plus récente n'ayant été communiquée. Il ne prend pas en compte les retours.

MARIA, L'ÉTUDIANTE EN ÉDUCATION, NOUS OUVRE LE PORTE-MONNAIE DE SA FAMILLE. ELLE VIT AVEC SON PETIT FRÈRE, QUI NE PARTICIPE PAS AUX FRAIS DE LA MAISON, ET SA MÈRE. SON PÈRE, LUI, ENCHAÎNE LES PETITS BOULOTS DEPUIS SON LICENCIEMENT ÉCONOMIQUE. REPARTI VIVRE CHEZ SA MÈRE, IL NE PEUT VERSER AUCUNE PENSION POUR SES ENFANTS.

Budget mensuel



Dépenses mensuelles





**KOSTAS PELETIDIS
S'ÉVERTUE À S'OPPOSER
AU GOUVERNEMENT SYRIZA,
COMME SUR LE DOSSIER
DES EMPLOYÉS MUNICIPAUX**

Vincent Trouche

PELETIDIS LE PETIT MAIRE DU PEUPLE

En mai 2014, Kostas Peletidis est devenu maire de Patras, la troisième ville du pays. Depuis son élection, ce communiste pur sang s'affirme comme un incorruptible défenseur des intérêts de sa cité et de ses administrés face à la politique menée par Syriza, le parti de la gauche radicale au pouvoir.

■ Emilien Gomez

En mai, le maire communiste (KKE) de Patras, Kostas Peletidis, 62 ans, devait comparaître devant le tribunal administratif pour avoir refusé de livrer à Athènes les dossiers de 380 des 1 000 employés municipaux du chef-lieu de la Grèce-Occidentale. La raison de cette désobéissance : la crainte de l'édile de voir l'État procéder à une nouvelle coupe dans les effectifs alors que la ville peine déjà à faire fonctionner le moindre de ses services. La demande du gouvernement d'Alexis Tsipras entre dans le cadre d'un plan d'économies drastique réclamé par Bruxelles. Elle vise des agents ayant bénéficié d'une vague de titularisations opérée en 2004 par la précédente équipe et dont les critères de recrutement ne répondaient pas aux exigences légales. Certains fonctionnaires de Patras sont appelés à prendre part à l'effort.

« Ils voulaient tous les licencier. En six ans, déjà 600 employés sont partis à la retraite et n'ont pas été remplacés », se fâche le maire. Selon lui, la municipalité aurait même besoin de 700 emplois supplémentaires, dont une centaine dans les écoles et près de 500 dans les hôpitaux. Cette fronde est la dernière d'une longue liste pour ce médecin cardiologue qui, depuis son élection en mai 2014, ne cesse de dire non au gouvernement Syriza et de se poser en protecteur des intérêts de sa ville et de ses habitants. « Nous sommes avec la classe populaire. Syriza se dit de gauche, mais il ne l'est pas, il travaille pour le capital. Et tant qu'il poursuivra ses politiques d'austérité, nous nous y opposerons. »



Menelaos Michalatos

**« JE VOULAIS COMBATTRE
LES INÉGALITÉS. »**

☞ KOSTAS PELETIDIS

À Patras, le « Lundi Pur » (premier jour du carême chez les chrétiens orthodoxes) arrive le lendemain du fameux carnaval. Ce maire atypique, affable, à la mous- [...]

« J'AI ÉTÉ ÉLU PARCE QUE LE PARTI A CLAIREMENT PARLÉ AU PEUPLE. »

☞ KOSTAS PELETIDIS

tache bien fournie et aux lunettes Armani vissées sur le nez, est de sortie. À deux pas des danseurs en costumes bigarrés qui entament le traditionnel sirtaki, Kostas Peletidis enchaîne accolades, sourires et attentions pour chacun. À voir les regards, les gestes chaleureux des familles venues en nombre pour profiter du repas gratuit organisé par la mairie, l'édile est particulièrement apprécié. Du côté de ses opposants, le respect est de mise. « C'est un homme honnête, qui a bon caractère », admet Kostas Spartinos. Le député

de Syriza à Patras, qui avait terminé troisième au premier tour des dernières élections municipales en 2014 (15 %), connaît bien le maire. « Les gens l'aiment parce que c'est un bon médecin. Aujourd'hui encore, il soigne gratuitement ceux qui n'ont pas les moyens. »

DANS LES CHAMPS

Rien ne prédestinait ce petit-fils d'agriculteurs du nord de la Grèce à occuper de telles fonctions dans cet ancien fief des socialistes du Pasok. Comme l'indique le suffixe de son patronyme (en Grèce, les noms de famille se terminant en « dis » signent une origine du nord), Kostas Peletidis a grandi près de Kozani, en Macédoine-Occidentale. Avec ses grands-parents, des immigrés de la « Grande Catastrophe » de 1922-1923 (l'expulsion des Grecs d'Asie mineure au terme de la deuxième guerre greco-turque), et ses parents, il connaît une enfance dure domi-

née par le travail agricole. « Dans mon village, la vie, c'est la terre, s'exclame-t-il. Ma famille cultivait le tabac et élevait des vaches pour survivre. On allait dans les champs dès l'âge de 6 ans, je travaillais tous les jours après mes cours. Le travail unissait les gens. »

Après le collège et lycée, Kostas Peletidis, animé de la volonté de venir en aide à ses semblables, choisit de devenir médecin mais il doit s'exiler en Italie pour suivre sa spécialité en cardiologie. « Avec la pauvreté et la dictature [des Colonels, de 1967-1974, ndlr], beaucoup de médecins ont fait comme moi », se souvient-il. Rapidement, ce grand gaillard d'1,85 m s'éveille à la politique. Au contact de ses camarades de la faculté, Kostas se frotte à ce qu'il décrit comme un choc des cultures, une lutte des classes. « Quand j'ai vu ces étudiantes aux cheveux bien coiffés et aux mains manucurées, j'ai pensé aux caresses de ma mère et à ses mains calleuses. J'ai compris ce qu'était la notion d'inégalité sociale. » En 1977, il adhère au Parti communiste, trois ans après la fin du régime militaire et la levée de l'interdiction du KKE. « Je voulais combattre ces inégalités. Je rêvais d'une société plus juste, où l'homme n'est pas un loup pour l'homme. Pour moi, le Parti communiste était le seul mouvement politique qui expli- [...]

AUBE DORÉE POINTE À LA MARGE

À Patras, Aube dorée n'a présenté aucun candidat lors des élections municipales de 2014. Malgré la crise et un chômage élevé (38 %), l'extrême droite n'a plus aucun représentant ni au conseil municipal ni dans la circonscription. Le dernier député Aube dorée se nommait Michalis Arvanitis, avocat et « antisémite notoire », d'après Kaprianos Pandelis, professeur de sciences politiques à l'Université de Patras.

À côté des villes voisines de Sparte et Corinthe, où Aube dorée a obtenu entre 15 et 18 % aux élections législatives de 2015, Patras fait figure de

bastion imprenable dans une région décrite comme « très à droite » par l'expert. C'est à Manolada, située à 50 km de Patras, que trois propriétaires agricoles, militants d'Aube dorée, avaient fait parler d'eux en 2012 en tirant au fusil sur

certains de leurs travailleurs illégaux venus récupérer leurs salaires impayés. Le contexte favorable à Syriza depuis plusieurs années – et à la gauche de la gauche plus généralement –, l'implication historique des élus communistes dans les quartiers défavorisés de Patras ainsi que la stratégie de Nouvelle Démocratie, « qui présente toujours des candidats très durs, barrent la route à Aube dorée », explique Kaprianos Pandelis. De plus, en 1991, une histoire

tragique a marqué les esprits. Nikos Teboneras, un professeur, militant d'extrême gauche, avait été battu à mort au sein de son lycée par des membres des jeunesses de Nouvelle Démocratie (Onned). Les meurtriers, issus de Centaure et Rangers, deux groupuscules d'extrême-droite au sein d'Onned, sont condamnés à 20 ans de prison. À Patras, chacun se souvient qu'ils étaient défendus par... Michalis Arvanitis.



■ DES MILITANTS D'AUBE DORÉE LORS D'UNE DISTRIBUTION ALIMENTAIRE AUX HABITANTS DE PATRAS. Menelaos Michalatos

■ MALGRÉ SON APPEL À VOTER PELETIDIS AUX MUNICIPALES DE 2014, ALEXIS TSIPRAS DOIT FAIRE FACE À L'OPPOSITION FAROUCHE DU COMMUNISTE.



© Menelaos Michalatos

[...] quait clairement les causes de cette pauvreté, le seul à chercher les solutions. »

Recruté par l'hôpital de Patras, Kostas Peletidis, marié et père de trois enfants, s'investit très vite dans la vie de la cité. Candidat malheureux aux élections municipales de 2006 et 2010 (17 puis 11 %), il atteint le Graal au soir du second tour 2014. Il l'emporte haut la main (64 %) face à Kostas Christopoulos, le candidat de Nouvelle Démocratie, après avoir passé quinze ans à dénoncer les compromissions du parti conservateur et du Pasok en tant que conseiller municipal.

FRONDE CONTRE SYRIZA

Depuis son élection, et comme il l'avait promis pendant sa campagne, Kostas Peletidis s'occupe en priorité des défavorisés dans l'ancien cœur industriel du Péloponnèse. Colonies de vacances gratuites pour les enfants de familles pauvres – dont les revenus ne dépassent pas 3 500 euros par an – mise en place de livraisons alimentaires à domicile

pour les handicapés et les personnes âgées, crèches municipales gratuites et utilisation de locaux vacants pour héberger les SDF de la région, sont à mettre à son actif. Peletidis mobilise ses employés municipaux pour venir au secours des laissés-pour-compte. « Il mène une politique de choc, précise Filipa Chatzistavrou, politologue à l'Université Paris-X. Ce qu'il fait est très intéressant et va à l'encontre d'une gestion classique. » Cette politique généreuse contredit en effet les directives de l'Union européenne, qui réclame une rigueur budgétaire de tous les agents publics grecs. Mais à Patras, le maire

« SYRIZA SE DIT DE GAUCHE, MAIS IL NE L'EST PAS. IL TRAVAILLE POUR LE CAPITAL. »

☞ KOSTAS PELETIDIS

a pu s'appuyer sur l'énergie de ses troupes. Avec un brin de débrouillardise, des projets ont été menés à bien malgré un budget en berne. Comme le nettoyage du bord de mer, où plus une bouteille de plastique ne souille le paysage. « Cela n'a coûté que 1 000 euros, avance Elenie Gialeli, de l'association Solidarité populaire. Avant, c'était sale et dangereux, les enfants ne pouvaient pas jouer sur la côte. Ce n'est toujours pas une plage de sable [...]

[...] *fin, mais c'est déjà un début.* » L'orientation sociale de l'action de Peletidis est saluée au-delà des clivages et des rancœurs politiques à Patras. Kostas Spartinos et les autres élus Syriza au conseil municipal (au nombre de quatre) ont apporté leur soutien aux programmes alimentaires. « *En cette époque de crise, nous approuvons tout ce qu'il fait pour aider les citoyens* », confirme Spartinos.

À la veille du second tour de 2014, Syriza, par la voix de son chef de file, Alexis Tsipras, en visite à Patras, avait appelé à voter Peletidis pour faire barrage à Kostas Christopoulos et aux conservateurs. Malgré ce soutien de poids, Kostas Peletidis n'a jamais entendu faire le moindre compromis ni travailler main dans la main avec Syriza, une formation de gauche radicale produite notamment de la scission entre les communistes purs et durs et l'aile plus réformatrice du KKE. Cette propension inlassable à dénoncer le « système », le « capital », lui

« CONTRAIREMENT AUX AUTRES PARTIS COMMUNISTES D'EUROPE, LE PC GREC N'A PAS ÉVOLUÉ. »

FILIPPA CHATZISTAVROU, POLITOLOGUE

est vivement reprochée par ses adversaires. « *Contrairement aux autres partis communistes d'Europe, le PC grec n'a pas évolué. Il reste très marxiste. Son interprétation des problèmes repose*

toujours sur la lutte des classes », note Filippa Chatzistavrou. Côté Syriza, cette intransigeance passe mal : « *À chaque session municipale, il cherche à critiquer la politique du gouvernement*, regrette Spartinos. *Je lui ai pourtant dit que le pourcentage qu'il a obtenu n'est pas un vote pour les communistes, mais pour sa personnalité.* » Il est vrai que, mis à part en 2014, les scores du KKE n'ont pas été très élevés lors des derniers scrutins nationaux. Pas de quoi ébranler les certitudes de Peletidis. « *Si 64 % des votants nous ont choisis, c'est parce qu'ils ont compris qu'avec nous, ça allait changer. J'ai été élu parce que le parti a clairement parlé au peuple, parce que je suis communiste.* » Pour Irini, militante Syriza et fille de communiste, le maire s'entête dans son idéologie et oublie les classes moyennes : « *Il refuse l'extension de ma terrasse sous prétexte qu'avec mon restaurant, je fais déjà partie des privilégiés* ». Une activité qui permet à Irini, ancienne professeure à l'Institut français de Patras, de compléter sa petite retraite de 700 euros. Carrément fantasmagique, Kostas Christopoulos, le conseiller d'opposition de la Nouvelle Démocratie, qui voit dans Kostas Peletidis un agent infiltré du communisme international. « *Les notes prises lors des conseils municipaux sont envoyées directement au parti communiste !* » Ce notable local du BTP, propriétaire de nombreux

bâtiments dans le cœur de Patras, dénonce l'absence d'investissements, notamment dans le tourisme. « *Concernant le développement économique, le maire ne peut rien faire, rétorque l'édile. Patras est endettée, elle ne va pas devenir une oasis en plein désert du jour au lendemain. Les investisseurs privés n'ont pas attendu l'élection des communistes pour se retirer, nous ne sommes là que depuis seize mois.* » Et l'élu d'ajouter : « *En Grèce, cinq municipalités seulement sont gérées par des communistes. Les autres ne profitent pas davantage d'investissements privés.* »

COMPROMIS

À l'image d'Alexis Tsipras, qui doit relancer un pays en crise sans pour autant froisser les instances européennes, Kostas Peletidis a parfois dû se pincer le nez. Pour financer les goûters gratuits des écoliers, il a accepté les 200 000 euros de l'Union européenne, que le KKE exécute. « *Ce n'est pas un compromis, lance-t-il. La ville réclame seulement ce à quoi elle a droit, les habitants de Patras paient des taxes comme tout le monde.* »

L'association Solidarité populaire et Eleni Gialeli apportent tout leur soutien à Kostas Peletidis. « *C'est vrai qu'il n'a pas encore mis en place tout son programme, mais il fait ce qu'il peut* », explique cette militante, professeure de français. Contrainte par des finances exsangues, la politique menée par Kostas Peletidis apporte néanmoins une bouffée d'oxygène à cette ville minée par le chômage (38 %). « *Peletidis est un cas d'exception. À part les communistes et les habitants de Patras, personne ne sait ce qu'il fait dans sa ville, regrette Filippa Chatzistavrou. Les médias grecs traditionnels ignorent ce maire semblable à aucun autre.* » ✕

■ DU 3 AU 10 AVRIL, DES HABITANTS ET LE MAIRE DE PATRAS ONT PRIS PART À UNE MARCHÉ DE 220 KM VERS ATHÈNES. OBJECTIF : MANIFESTER CONTRE LE CHÔMAGE ET RÉCLAMER DES EMPLOIS DANS LES SERVICES PUBLICS.



Menelaos Michalatos



Emiljen Goumez

CRITIQUE DU SYSTÈME CAPITALISTE, ATTAQUE CONTRE L'EUROPE, LE DISCOURS DE KOSTAS PELETIDIS EST DANS LA LIGNE DU KKE



**AU CAFÉ DE KALENTZI,
GEORGIOS ET ANDREA
PAPANDREOU (À DROITE
DANS LE CADRE)
COMPTENT PARMIS
LES GRANDS HOMMES
D'ÉTAT**

AUX ORIGINES DU CLAN PAPANDEUROU

Longtemps, les Papandreou ont fait rêver la Grèce. En donnant trois Premiers ministres au pays, la dynastie socialiste a fait la fierté de son village de Kalentzi. Mais c'était avant la crise et les scandales de corruption. Rencontre avec les derniers fidèles.

■ Texte et photos Adrien Vicente

En entrant à Kalentzi, petite bourgade sur le mont Érymanthe, une statue d'Andreas Papandreou haute d'environ trois mètres accueille les visiteurs sur un belvédère. De là, on peut voir la route qui mène au village, à travers les champs verdoyants où paissent les chèvres et les brebis. Au loin, on aperçoit la mer bleu azur et les montagnes escarpées. « C'est parce qu'on a cette vue-là qu'on a des personnalités comme ça », dit Vangelis Politis, professeur de géographie humaine à l'université de Patras.

Ici, la famille Papandreou et sa lignée de Premiers ministres font la fierté des habitants. Le fondateur, Georgios, y est né en 1888. Lui aussi a sa statue, un peu plus haut, devant l'école, transformée depuis 1980 en un petit musée à la gloire du clan familial. Georgios est le premier à avoir porté le nom Papandreou, qui signifie « le pape André » en hommage à son père, prêtre orthodoxe du village. Son fils Andreas, Premier ministre de 1981 à 1989 puis de 1993 à 1996, et son petit-fils George, chef du gouvernement de 2009 à 2011, n'y sont pas nés, mais les derniers habitants continuent à entretenir leur mémoire. « Les gens sont attachés à eux. Ils font partie de la famille », dit Yorgos Zaganis, 81 ans, président de la coopérative agricole et ancien maire. À tel point qu'il confond les générations, attribuant à Andreas l'arrivée de l'électricité au village... qui s'est produite en 1965, à l'époque de Georgios.

Dans le café de Kalentzi – situé rue Georgios Papandreou – les huit personnes résidant là toute l'année se sont réunies pour un copieux repas. Theodoros Andrikopoulos, pope de la commune depuis trente-cinq ans, ne tarit pas d'éloges sur la famille. Il est surtout reconnaissant à Georgios pour deux mesures, votées en 1964 : l'éducation gratuite et la rémunération des religieux par l'État. « Avant, le prêtre venait pieds nus à l'église, raconte le pope. Et il nous fallait marcher 20 kilomètres par jour pour aller à l'école ! »

Tous sont nostalgiques des années 1980, quand Andreas Papandreou était au pouvoir. Pour eux, le fondateur du parti socialiste grec (Pasok) fait partie des grands leaders de gauche de cette époque, à l'égal de François Mitterrand, du Suédois Olof Palme ou de l'Indienne Indira Gandhi. Pour la plupart des Grecs, les scandales qui l'ont éclaboussé, comme lorsque les médias grecs ont révélé que son ex-femme, Margaret, avait caché 550 millions d'euros dans un compte en Suisse, n'ont pas écorné sa stature d'homme d'État. « Il

■ « À MON CHER ERASMUS PAPACHRISTOU », PEUT-ON LIRE SUR CE PORTRAIT DE 1953 DE GEORGIOS PAPANDEUROU.



est vu comme un héros de la démocratie, explique le politologue Georges Sefertzis. On l'associe à une période de développement économique ; et il a permis d'apaiser les rancœurs » après la féroce dictature des colonels (1967-1974).

Christos Dermas, le représentant de Kalentzi au conseil communal, soutient même Kinima, le petit mouvement créé par George après son départ du Pasok en 2015.

À Patras, Erasmus Papachristou, originaire du village, se sent toujours aussi proche de Georgios Papandreou dont il a été le chauffeur pendant plus de vingt ans. Dans le salon de l'appartement qu'il occupe avec ses trois neveux et nièces, deux portraits dédiés de Georgios et Andreas sont installés sur une commode.

GEORGE, VICTIME DE LA CRISE

« Je ne suis pas un Papachristou, je suis un Papandreou ! », répète plusieurs fois, d'un ton ferme, ce centenaire sans enfant. Leur étroite relation a débuté lors de sa jeunesse au village, alors que leurs pères étaient amis. Après la Seconde Guerre mondiale, il a gagné Athènes pour devenir le chauffeur de celui qui avait été, en 1944, Premier ministre du gouvernement d'union nationale en exil et qu'il surnomme « le vieil homme de la démocratie ». « Il a uni toutes les forces de la résistance [de la droite autoritaire aux communistes, ndlr] et a formé un gouvernement », dit-il en faisant glisser entre ses doigts les perles de son komboloi, chapelet traditionnel des hommes grecs.

« Georgios est vu comme l'unificateur des partis du centre dans un contexte de tensions énormes » après la guerre civile grecque (1946-1949), confirme Georges Sefertzis.

À Kalentzi, on fait preuve d'une grande mansuétude à l'égard de « Georgaki » (petit George), dernier de la lignée. Tête de liste de son parti Kinima aux législatives de janvier 2015, il n'a obtenu que 2,46 % et n'a pas pu entrer au Parlement, décrédibilisé par sa gestion de la crise économique. « George n'avait pas l'étoffe de son père ou de son grand-père », juge Georgios Karvounialis, secrétaire général du syndicat de la presse quotidienne du Péloponnèse et ancien du Pasok. En 2012, son départ vers les États-Unis au plus fort de la crise, pour donner une série de cours grassement payés à l'université Harvard, avait suscité la colère de nombreux Grecs.

Pour ses proches de Kalentzi, qui l'y ont vu pour la dernière fois en 2012, George Papandreou a d'abord été la victime d'une situation dont il n'était pas responsable. « Il a une sensibilité sociale et humaine. Il est novateur, essaie de nouvelles idées... mais il n'a pas été capable de mener un gouvernement », estime Vangelis Politis, qui a travaillé avec lui dans les années 1980 sur un projet d'éducation populaire à Patras. À ses yeux, c'est plus un homme de l'ombre qu'un leader. « Il aurait été un excellent conseiller », le défend-il. « C'est un héros quand même, comme son père et son grand-père », martèle Erasmus Papachristou. La crise, « ce n'est pas de sa faute. Il voulait faire la justice, pour le peuple et la nation ».

En ce mois de mars 2016, alors que Syriza a supplanté le Pasok comme grand parti de la gauche grecque, un retour de la famille aux affaires semble très improbable. « Peut-être que je prends mes désirs pour des réalités ! », rit Iorgos Zaganis, un des derniers à y croire encore. « Il seyt+ », affirme Stan Draenos, biographe d'Andreas.

Le meilleur signe que quelque chose s'est rompu entre les Grecs et la lignée ? Depuis 2015, plus aucun Papandreou ne siège au Parlement grec. Une première depuis... Quatre-vingt-douze ans. ✘

LE PORT CHERCHE SON SALUT

Autrefois plaque tournante de l'économie régionale, le port navigue aujourd'hui sans cap. Les institutions de cette ancienne « porte vers l'ouest » font mine de croire en des jours meilleurs tandis que les projets de développement patinent.

■ François D'Astier & Benjamin Pietrapiana

En 2011, la Grèce est en pleine cure d'austérité. Les dirigeants du port de Patras sont pourtant à la fête : ils inaugurent un nouveau site, à quelques kilomètres au sud de l'ancien pour une soixantaine de millions d'euros. Sept kilomètres de béton, un péage gigantesque à huit voies et une clôture de deux mètres pour dissuader les migrants (*lire page 34-36*). Objectif ? Développer le transport de passagers et l'activité de croisière. L'ancien port sert quant à lui de zone de déchargement et s'apprête à cesser ses acti-

vités maritimes. Il pourrait être transformé en un centre municipal, ou commercial. Car chaque année, la « porte vers l'ouest » est de moins en moins franchie. Le nombre de voyageurs et le volume de marchandises déclinent. En 2015, plus de 500 000 voyageurs et 200 000 tonnes de biens transitaient par les docks de Patras. Des chiffres certes conséquents pour le port le plus important de Grèce-occidentale, mais qui cachent en réalité une baisse significative de l'activité. Depuis l'année précédente, le nombre de passagers a chuté de 10 % et le tonnage de marchandises de 20 %. Pourtant, Nikos Koentoes, directeur général du port de Patras, n'en démord pas : « *Le port a longtemps assumé un rôle important dans la vie économique de la ville, et il continue de le faire.* »

Supposé irriguer l'Achaïe de ses bienfaits, il a seulement généré 65 millions d'euros d'activité en 2015,

soit 1,48 % des revenus de la région, selon l'Institut de la statistique grec. Son rôle est pourtant central : de grandes entreprises locales, des compagnies maritimes et 2 500 emplois en dépendent.

Aujourd'hui, le port relie dix destinations (Brindisi, Ancône, Venise, Bari, Gênes, Ravenne, Trieste, Bar, Salerne, Catane) grâce à six compagnies. Mais le futur proche ne laisse rien présager de bon.

Si la crise a fait son œuvre, les grands événements sportifs aussi. « *Depuis les Jeux olympiques de 2004, la tendance est décroissante pour l'ensemble de nos activités* », admet Nikos Koentoes. Quatre jours après le début des JO, le pont à haubans Rion-Antirion, inauguré pour l'occasion, a drainé des milliers de véhicules qui devaient auparavant traverser le golfe par ferry. Nikos Koutoes explique : « *Il n'y a pour l'instant*

■ L'ANCIEN PORT EST AUJOURD'HUI UTILISÉ POUR LE DÉCHARGEMENT.



Erwan Bruckert

HAUT LES MASQUES

Malgré l'austérité plombant le pays, Patras ne déroge pas à la tradition de son carnaval, l'un des plus importants d'Europe. Chaque année, il attire dans les artères de la ville près de 300 000 personnes venues de toute la Grèce. Les festivités, étendues sur deux mois, atteignent leur apogée lors de l'ultime week-end, avant le premier jour du carême orthodoxe, le « Lundi Pur », tombé cette année le 14 mars. La veille, une dizaine de chars satiriques et ludiques, accompagnés de près de 40 000 carnavaliers déguisés, égayent les rues dans une explosion de couleurs, jusqu'au feu d'artifice final et la combustion de la tête du roi du carnaval, au port.

■ Camille Lafrance



Camille Lafrance

■ DEPUIS 187 ANS, LE CARNAVAL DE PATRAS VAUT À LA VILLE LE SURNOM DE « CARNAVOLPOLI » (VILLE DU CARNAVAL). L'ÉVÉNEMENT S'EST INSPIRÉ DE SON HOMOLOGUE VÉNITIEN CAR PATRAS, CENTRE PORTUAIRE IMPORTANT, ÉTAIT EN COMMUNICATION CONSTANTE AVEC L'ITALIE ET LE RESTE DE L'EUROPE OCCIDENTALE.

LA KTEL UNE AFFAIRE QUI ROULE

Tandis que la France (re)découvre les voyages en car avec la loi Macron, ce mode de transport a depuis des années une place prépondérante à Patras. La principale compagnie grecque, une coopérative, a réussi à préserver des prix abordables et des salaires décents, résistant au mieux à l'austérité.

■ Redha Dahmani & Adrien Vicente

Au volant de son rutilant bus Mercedes, Dimitris, 36 ans, a conscience de sa chance. « C'est le bus de mon beau-frère. C'est comme ça que je suis entré à la Ktel », raconte-t-il. Embauché l'été dernier par la principale compagnie de bus grecque, cet ancien chauffeur de taxi touche 850 euros par mois pour assurer la liaison Patras-Athènes. Il travaille treize heures par jour, cinq jours par semaine. Le week-end, il lui arrive encore de faire des courses en taxi pour arrondir ses fins de mois. « Mais je n'ai pas à me plaindre », confie-t-il avec une certaine malice. Alors que le carnaval de Patras touche à sa fin, la gare routière continue d'absorber et de déverser son flot continu de voyageurs. Populaire, peu cher, relativement épargné par la crise, le transport en car est particulièrement prisé par les étudiants qui bénéficient d'un tarif réduit. « Je paie le ticket 20 euros au lieu de 35 en plein tarif », explique Eva, 19 ans. Étudiante en sociologie, elle vit avec ses parents à Athènes. Le trajet entre les deux villes, elle le connaît par cœur : « Mes parents ont une maison ici, donc je viens très souvent. » L'occasion aussi pour la jeune femme de ne pas voyager seule. « C'est plus sympa, on rencontre des gens. »

La hausse du prix de l'essence à la pompe, à 1,36 euro le litre en moyenne suite aux plans d'austérité successifs depuis 2010, n'est pas non plus étrangère à cet engouement pour le car. À quelques mètres de là, Michalis, 21 ans, étudiant en ingénierie mécanique à Athènes, en convient volontiers : « Je viens ici une fois par mois. Ça reste le moyen de locomotion le moins onéreux. En voiture, ça me coûterait une fortune. » Dans un pays à l'économie exsangue, la présence et la réussite de la Ktel (compagnie des transports de Grèce) participent au maintien du tissu social. Longtemps, la compagnie a refusé d'augmenter ses prix. La hausse de la TVA de 13 à 23 % en juillet 2015 a changé la donne. « Nous avons répercuté la hausse, sans pour autant augmenter nos marges », se défend Christos Tsintonis, conseiller-directeur de la Ktel de Patras. « En plus des étudiants, des familles nombreuses et des invalides, les militaires bénéficient de réductions. La fréquentation a évidemment baissé à cause de la crise. Mais avec les tarifs réduits, on essaie de limiter la casse. » Avec 700 000 passagers par an et une forte fréquentation de la ligne directe entre Patras et Athènes par les étudiants et les salariés, la bonne santé de la Ktel est essentielle dans cette

région où les infrastructures ferroviaires sont en souffrance. Pour se rendre à Athènes en train, il faut prendre le car de Patras à Kiato à une centaine de kilomètres de là. Le système de coopérative sur lequel est fondée la compagnie date de plus de 60 ans. C'est une loi de 1953 qui régit son fonctionnement. On compte 53 bureaux centraux de la Ktel à travers le pays, répartis en fonction des divisions administratives, les *nomos*. Celui de Patras – le deuxième bureau à avoir été ouvert sur le territoire – est parmi les plus importants avec une flotte de 150 bus. Les chauffeurs sont soit propriétaires de leur véhicule, soit salariés de la Ktel. Certains coopérateurs disposent même de plusieurs bus. Les vingt-sept itinéraires quotidiens proposés par la Ktel de Patras contribuent à désenclaver les villages. Mais ils permettent aussi de transporter des colis d'un bout à l'autre de la Grèce. Même si sa part dans le chiffre d'affaires est infime, le service postal de la coopérative tourne à plein régime. « C'est un moyen très économique d'envoyer un paquet, très prisé des étudiants », confirme Christos Tsintonis. La gare routière dispose d'une salle dédiée aux expéditions de colis. En ces temps de vaches maigres, les chauffeurs ne sont pas les moins bien lotis. « Les salaires ont légèrement baissé de 5 %, mais sont toujours décents », rapporte Christos Tsintonis. Ils gagnent, en effet, entre 850 et 2 300 euros par mois, selon des critères décidés collectivement par les membres de la coopérative, comme l'ancienneté, la situation de famille, le nombre d'enfants à charge, alors que le salaire moyen net dans le privé en Grèce s'élevait à peine à 817 euros en 2014. Si Christos Tsintonis, dans la compagnie depuis 1959, gagne beaucoup plus que le minimum, il est aussi coincé dans cette situation. À 80 ans, il ne parvient pas à se désengager. « Je suis propriétaire de cinq bus et demi. Tant que je ne trouve pas d'acheteurs pour mes bus, je continue à payer des chauffeurs pour les faire circuler. » Une situation enviable, malgré tout. ✕



Peloponissos

© Menelaos Malatos

■ PRÈS DE TRENTE DESTINATIONS SONT ACCESSIBLES AU DÉPART DE LA GARE ROUTIÈRE DE PATRAS.



APRÈS LE CARNAVAL, LES GUICHETS DE LA KTEL SONT PRIS D'ASSAUT

Adrien Vicente

MOINS BELLE LA VIGNE

Les vignobles grecs sont encore beaux dans les pages glacées des guides touristiques, mais sous le coup de la crise, ils ont perdu de leur superbe d'antan. Son sauvetage organisé par l'Europe et l'État grec apportent aujourd'hui un soutien à double tranchant.

■ Texte & photos Benjamin Pietrapiana

Dans l'*Odyssée*, Homère fait référence à une ville du Péloponnèse : Ampeloessa, « les feuilles de vigne ». Ce n'est donc pas un hasard si cette terre fertile reste encore aujourd'hui la première région viticole de Grèce et que les versants de ses collines sont couverts de vignes, cela depuis plus de quatre mille ans.

Loin du lustre de l'Antiquité, il y a la grise réalité du présent. En 2016, la Grèce compte parmi les plus petits producteurs de vin d'Europe : septième derrière la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, le Portugal et la Roumanie. La superficie du vignoble a été divisée par deux depuis les années 1960 et la crise économique ne fait que le fragiliser plus encore. Sans surprise, la production, l'export et la consommation intérieure diminuent. Même si le Grec aime toujours le vin, avec 28 litres bus par an en moyenne (contre 43 litres pour les Français), la consommation diminue et s'oriente vers des vins bon marché. « C'est simple aujourd'hui, la tendance est aux bouteilles en plastique », indique le Bordelais Guillaume Nadalié, fournisseur quasi-exclusif des fûts des exploitations viticoles du Péloponnèse. L'équivalent de notre Villageoise en somme.

Et comme si la crise ne suffisait pas, la météo s'en mêle. D'importantes précipitations au moment des vendanges de septembre 2014 ont frappé les vignes et les résultats de 2015 s'en ressentent. La production a chuté d'environ 13 %,

à 290 millions de litres. À titre de comparaison, la France a augmenté la sienne de 12 % cette même année et l'Allemagne de 11 %. Pour enrayer la tendance, la Grèce et l'Union européenne ont remonté les manches, il y a quelques années déjà, et pris des mesures concrètes.

UN VIGNOBLE SOUS PERFUSION

En septembre 2014, l'ancien ministre du développement rural Georgios Karasmanis a débloqué des fonds, cofinancés par l'Union européenne, à deux reprises pour soutenir la production nationale. Un premier décret a permis d'allouer 44 millions d'euros à la restructuration de quelque 3 000 hectares sur la période 2014-2018. L'objectif annoncé est de permettre la conversion au bio, de déplacer certaines vignes pour densifier les terres et de favoriser le développement technique. Un gain en qualité indispensable pour rattraper un retard pris sur d'autres vignobles européens qui, eux, ont continué de se développer.

Le même mois, l'ancien ministre a sorti de son chapeau la somme de 16 millions d'euros pour promouvoir le vin grec à l'étranger et booster l'exportation vers des pays tiers comme les États-Unis, le Canada, la Russie, la Chine et la Suisse. Toutefois, ces grands coups d'euros n'ont eu d'effets que sur la qualité du raisin lui-même. Les vins eux-mêmes n'en ont pas bénéficié », assure Konstantinos Lazarakis, président du Centre profession-

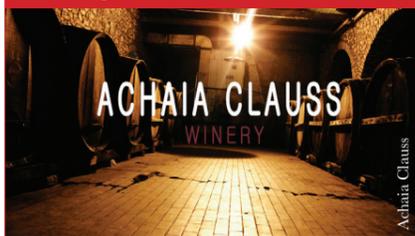
■ KONSTANTINOS LAZARAKIS NUANCE : « LA CRISE ÉCONOMIQUE TRANSFORME LE SECTEUR VITICOLE GREC. LE DÉCLIN DE LA CONSOMMATION INTÉRIEURE Pousse À DÉVELOPPER L'EXPORTATION. »

ACHAÏA CLAUSS LA RÉUSSITE DU MODÈLE ALLEMAND

En 1859, Gustav Clauss, immigrant bavarois, acquiert un terrain de 24 hectares, situé sur les hauteurs de Patras, à 9 kilomètres du port. Il se contente au début d'entretenir quelques vignes de mavrodaphné, un cépage rouge connu pour ses grains de taille inégale et son vin sucré. Deux années plus tard, avec son partenaire Jacob Klipfel, ils développent leurs ambitions commerciales et dès l'année 1872, ces deux Allemands distribuent leur vin dans toute la Grèce par leur propre réseau.

Le château historique du vignoble est aujourd'hui un musée. Et outre les quelques visiteurs de marque qu'il met en avant, comme le chancelier allemand Otto von Bismarck et l'acteur Omar Sharif, ce vin connaît un vrai succès commercial qui ne se dément pas au fil des années.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le château a été racheté par Vlassis Antonopoulos. Les vignes à son nom, à quelque 50 kilomètres de Patras, produisent chaque année 25 millions de bouteilles. Ce vin est principalement exporté à l'étranger et même s'il est consommé dans 40 pays différents, 90 % de sa production reste à destination de... l'Allemagne.



nel des vins et des spiritueux d'Athènes et auteur du livre de référence *The Greek Wines*. Une partie de ces fonds nationaux provient de l'Union européenne, investie également dans ce sauvetage organisé.

En conséquence, la politique d'austérité imposée par les créanciers pèse indirectement sur le vignoble. D'un côté, sur la période 2014-2018, elle a mis 120 millions d'euros par an à disposition du pays. Mais de l'autre, certaines réformes menées par Alexis Tsipras, conformément aux exigences des créanciers, nuisent à ce marché. La taxe dite « loto », de 20 centimes d'euro par litre de vin, est unique en son genre en Europe. Elle devrait rapporter quelque 110 millions à l'État mais surtout dissuader le consommateur local. C'est ce que prétendent plusieurs représentants de la filière et des députés de l'opposition. Toutes les conditions seraient réunies pour que cette région historique du vin finisse dans le ravin. ✘

SAINT ANDRÉ : À PATRAS, C'EST LE PATRON

Célébré de Glasgow à Vladivostok, l'apôtre André est un personnage incontournable pour les chrétiens. Crucifié à Patras, ses restes n'ont cessé de voyager depuis deux millénaires.

■ Quentin Fruchard & Valentin Pasquier



HELLÈNE ET LES SAXONS

De son âge d'or commercial, Patras a conservé en ses murs une petite communauté allemande. Aujourd'hui, ces expatriés intégrés ne semblent ni inquiétés par l'essor de l'euroscpticisme, ni par les politiques antagonistes d'Athènes et de Berlin.

■ Texte & photos Valentin Pasquier

J'ai grandi à Patras et fréquenté l'école grecque, mais chaque soir, nous nous retrouvons toujours en famille autour de tartines de fromage et de charcuterie pour le Abendbrot, le dîner traditionnel allemand ». George Lazaris, né de père grec et de mère allemande, tente de tirer le meilleur de ses deux identités, qu'il décrit comme contradictoires. Des foyers allemands et binationaux comme celui de George, il en existe une cinquantaine à Patras.

Avec ses côtes tournées vers l'ouest de l'Europe, la ville portuaire a accueilli de nombreux marchands européens dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Patras est alors un carrefour culturel et économique où prospèrent les hommes d'affaires allemands. Parmi eux, les industriels Gustav Clauss, fondateur de l'exploitation viticole Achaïa Clauss (lire p.22), et son ami Theodor Hamburger, devenu consul et l'un des grands philanthropes de Patras, à l'origine de la construction du théâtre Apollon. Au milieu du XX^e siècle, l'occupation de la Grèce par les nazis, puis dans les années 1980, la désindustrialisation de la ville, auront raison de l'influence allemande. Aujourd'hui, la présence germanique à Patras se limite à l'activité portuaire du groupe de manutention Linde, quelques Lidl, un consulat et un Goethe Zentrum,

équivalent allemand de l'Institut français. « Encore maintenant, les événements de 1939-1945 affectent davantage nos rapports avec les Grecs que la politique d'austérité imposée par Bruxelles et appuyée par Berlin », concède Martin Kreeb, professeur d'archéologie à l'université de Patras. L'indemnité de guerre réclamée par Athènes – 279 milliards d'euros – continue de nourrir la rancœur des Grecs envers Berlin. « Cette hostilité ne concerne heureusement que les vieilles générations, ajoute le professeur. Au quotidien, les heurts ne se limitent qu'à de mauvaises blagues, du genre un collègue qui me salue tous les matins avec un 'eh, comment va Merkel ? » Le professeur vit en Grèce depuis son enfance, soit une soixantaine d'années. Il parle presque exclusivement grec, sa femme et sa fille sont grecques, mais il se sent toujours allemand, même s'il n'est jamais retourné au pays depuis la réunification. Auditeur assidu de la Deutsche Welle, la radio internationale allemande, il est atterré par les nouvelles du pays. « Alternative für Deutschland [parti populiste allemand, ndlr] a fait entre 12 et 24 % aux dernières élections régionales, en mars ! C'est terrible, ce sont des nouveaux arrivés en politique ! » AfD en Allemagne, Aube dorée en Grèce : les idées euroscptiques font leur chemin. La communauté ne s'est pas inquiétée du référendum de juillet 2015 sur les mesures

d'austérité proposées par les créanciers de la Grèce, où le « non » a triomphé à 61 %. À l'image de l'ex-président de l'Association des Allemands d'Achaïe, Pit van Allen, qui habite Patras depuis 1998 : « Ce vote a été instrumentalisé par le gouvernement Tsipras pour rester au pouvoir. Celui-ci a présenté la chose comme 'les Grecs contre Merkel-Schäuble', mais ici, les gens ne sont pas dupes ». Pour ces citoyens liés à deux pays situés aux deux extrémités de l'Europe, l'harmonie européenne se passe de politique. Si l'association compte en majorité des couples binationaux déjà présents à Patras dans les années 1970, de nouveaux liens semblent à nouveau se tisser entre les deux pays, précisément en raison de la crise. Au Goethe Zentrum depuis 2011, les effectifs des cours d'allemand se composent majoritairement d'étudiants qui « disent vouloir se rendre en Allemagne pour y vivre ou pour finir leurs études », signale Siegfried Blocher, le directeur. Partir, c'était justement ce que George avait prévu, même avant la crise. Plutôt que de parler d'exode économique, il préfère parler d'une nécessité de s'ouvrir à d'autres cultures. « La Grèce est un bateau qui coule et beaucoup veulent s'en échapper, note-t-il. Personnellement, je compte seulement me rendre vers une île agréable et y vivre quelque temps. J'y trouverai des planches, puis je reviendrai réparer le bateau ». ✕



■ **PIT VAN ALLEN**
INSTALLÉ À PATRAS DEPUIS 1998, IL A PRÉSIDÉ L'ASSOCIATION DES ALLEMANDS D'ACHAÏE PENDANT 6 ANS.



■ **GEORGE LAZARIS**
IL A 21 ANS ET EST GRÉCO-ALLEMAND. POURTANT, LA BIÈRE QU'IL PRÉFÈRE EST TCHÈQUE.



■ **MARTIN KREEB**
MÊME S'IL HABITE EN GRÈCE DEPUIS 1953, CE PROFESSEUR EST « NÉ ALLEMAND ET MOURRA ALLEMAND ».

HAUT LES MASQUES

Malgré l'austérité plombant le pays, Patras ne déroge pas à la tradition de son carnaval, l'un des plus importants d'Europe. Chaque année, il attire dans les artères de la ville près de 300 000 personnes venues de toute la Grèce. Les festivités, étendues sur deux mois, atteignent leur apogée lors de l'ultime week-end, avant le premier jour du carême orthodoxe, le « Lundi Pur », tombé cette année le 14 mars. La veille, une dizaine de chars satiriques et ludiques, accompagnés de près de 40 000 carnavaliers déguisés, égayent les rues dans une explosion de couleurs, jusqu'au feu d'artifice final et la combustion de la tête du roi du carnaval, au port.

■ Camille Lafrance



Camille Lafrance

■ DEPUIS 187 ANS, LE CARNAVAL DE PATRAS VAUT À LA VILLE LE SURNOM DE « CARNAVOLPOLI » (VILLE DU CARNAVAL). L'ÉVÉNEMENT S'EST INSPIRÉ DE SON HOMOLOGUE VÉNITIEN CAR PATRAS, CENTRE PORTUAIRE IMPORTANT, ÉTAIT EN COMMUNICATION CONSTANTE AVEC L'ITALIE ET LE RESTE DE L'EUROPE OCCIDENTALE.

1



Justine Pluchard



Valentin Pasquier

2



Valentin Pasquier

3



Camille Lafrance

1 • LE FLUX CROISSANT DE PARTICIPANTS TRAVERSE LA PLACE DU ROI GEORGE. IL EST SCRUTÉ PAR DES MILLIERS DE PERSONNES DANS LES RUES, DEPUIS LE HAUT DES BALCONS. L'ÉVÈNEMENT EST RETRANSMIS EN DIRECT À LA TÉLÉVISION GRECQUE.

2 • VENUS DE TOUT LE PÉLOPONNÈSE OU MÊME D'ATHÈNES, LES FÊTARDS NE SE LAISSENT PAS IMPRESSIONNER PAR LA PLUIE.

3 • LES DÉGUISEMENTS SONT CHOISIS UN AN À L'AVANCE ET CHAQUE PARTICIPANT S'INSCRIT AUPRÈS D'UN MENEUR DE GROUPE.

4 • DEPUIS LE VENDREDI SOIR, AVANT-DERNIER JOUR DU CARNAVAL, LA POPULATION DE PATRAS DOUBLE. DANS LA RUE, PRESQUE TOUT LE MONDE EST DÉGUISÉ.



Justine Pluchard



Justine Pluchard

5 • LE CARNAVAL EST AUSSI L'OCCASION DE MARQUER LE DÉBUT DU PRINTEMPS. LE DÉFILÉ COMMENCE TRADITIONNELLEMENT PAR UN DÉGUISÉMENT FLEURI.

6 • LES DIZAINES DE MILLIERS DE PARTICIPANTS SE TRÉMOUSSENT AU RYTHME D'UNE MUSIQUE ASSOURDISSANTE, QUI

S'ÉCHAPPE DES ENCEINTES DISPOSÉES TOUT AU LONG DU PARCOURS.

7 • DEBOUT SUR SON CHAR DÉCORÉ D'HIPPOCAMPES, D'ÉCREVISSES ET DE PALOURDES, LA REINE DU CARNAVAL, DIMITRA EKONOMOPOULOU, ENVOIE À LA FOULE DES BAISERS D'OPTIMISME.



Camille Lafrance



Justine Pluchard



Maxime Turck



Camille Laffrance



Camille Laffrance



Justine Pluchard

1 • DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES, LE CARNAVAL PUISE SON INSPIRATION DANS LA CRISE. LA CLASSE POLITIQUE GRECQUE ET INTERNATIONALE EN PREND POUR SON GRADE, COMME ICI LA PRÉSIDENTE DU FMI, CHRISTINE LAGARDE, ET ALEXIS TSIPRAS.

2 • AUTRES EFFIGIES EN PAPIER MÂCHÉ : JEROEN DIJSSELBLOEM, PRÉSIDENT DE L'EUROGROUPE, ET ALEXIS TSIPRAS. UN CONTRAT D'UNION CIVILE À LEURS PIEDS, ONT ÉTÉ « MARIÉS » PAR LES CARNAVALIERS.

3 • À MANTES REPRIS, DES ORGANISATIONS CHRÉTIENNES ONT VOULU CENSURER LE CARNAVAL POUR SON HUMOUR SATIRIQUE.

4 • UN CAPITALISTE, BOURRÉ DE BILLETS, Pousse un chariot contenant des conserves, d'autres coupures et la tête de Tsipras, coiffée d'un bonnet de Che Guevara. Derrière lui, des gratte-ciel, symbolisant aussi le capitalisme.

5 • CETTE ANNÉE, LE ROI DU CARNAVAL EST UN PLOUTOCRATE. MÉMORANDUM DES CRÉANCIERS ENTRE SES MAINS, IL DOMINE DEUX CHIENS COIFFÉS D'UN CASQUE MILITAIRE AVEC D'UN CÔTÉ UNE CROIX GAMMÉE ET DE L'AUTRE LE SYMBOLE DE L'EURO. DEVANT EUX, SE BATTENT PARTISANS ET ADVERSAIRES DE L'AUSTÉRITÉ ET DE LA SORTIE DE L'EURO.



GRAND ENTRETIEN

« NOUS AVONS PERDU DE VUE LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ ET LA FRATERNITÉ »

Avocat militant, Vasilis Ladas a consacré sa vie à la défense des migrants. Son combat fut la principale source d'inspiration de l'écrivain qu'il est devenu. Habité par un humanisme aujourd'hui menacé, il porte un regard incisif sur la situation de son pays

■ Propos recueillis par François D'Astier & Benjamin Pietrapiana Photos Erwan Bruckert

La majorité de la scène littéraire grecque se trouve à Athènes, pourquoi être resté à Patras ? J'ai passé la quasi-totalité de ma vie ici. Je suis attaché à ma ville, mais j'éprouve des sentiments ambivalents... Je vais utiliser des mots forts, je l'aime et j'ai aussi beaucoup de haine pour elle. L'amour et la haine. C'est une sorte de rapport érotique. Je la connais très bien, ce qui facilite mon travail, à la fois documentaire, journalistique et anthropologique. J'utilise cette ville pour évoquer des sujets qui concernent tout le monde. Dans *Mousaferat* (2009), je décris la vie d'un camp de plus de 1000 réfugiés afghans situé en face du port, aux abords de la ville. J'y suis resté des jours entiers avant qu'il ne soit

incendié en 2009. Mousaferat, en farsi, signifie voyage.

La thématique des migrants revient souvent dans votre œuvre. Comment sont-ils accueillis à Patras ?

La réalité des migrants est présente, mais je l'aborde sous différents aspects. Avec *Partie de cricket* (2012), j'ai mis en avant la relation conflictuelle entre les gens de Patras et les immigrés. Pour *La Tête sans corps*, j'évoque les tensions qui ont eu lieu dans le passé avec les Grecs revenus d'Asie Mineure (1922) chassés par les Turcs de l'Empire ottoman. Ils étaient déjà assez mal accueillis par les habitants de Patras. Tandis que dans *Mousaferat*, je mets en valeur l'aspect héroïque de la migration. Ces Afghans étaient des hommes qui voulaient quitter la Grèce. La majorité des habitants de Patras n'appréciaient pas qu'ils dédaignent la ville. Aujourd'hui, les réfugiés de Syrie sont mieux accueillis. La présence d'enfants, qui fuient eux aussi la guerre, apaise ces tensions. Elle fait naître de la compassion, et plus largement une moralité chez les gens. Seuls les Syriens bénéficient de ce traitement. Ni les Afghans, ni ceux qui voyagent seuls n'y ont droit. Par exemple, ceux de l'usine désaffectée attendent de prendre le bateau en direction de l'Italie. Donc, les gens ne s'intéressent pas à eux.

« LA MAJORITÉ DES HABITANTS DE PATRAS APPRÉCIENT LES MIGRANTS QUI VEULENT RESTER EN GRÈCE. »

✎ VASILIS LADAS

Votre combat n'est pas seulement littéraire, il est aussi judiciaire.

Je suis à la retraite depuis deux ans, mais j'ai consacré une partie de ma carrière d'avocat à la défense des droits des immigrés. J'ai travaillé avec eux, les ai accompagnés. En 2010, une famille d'Afghans – un couple et leurs trois enfants – voyageait avec de faux passeports. Ils ont été arrêtés près de Patras. Ils étaient accusés d'usage de faux documents par devoir envers leurs enfants, pour les protéger. Le tribunal les a acquittés. De la même façon, lorsque la destruction du camp des Afghans a été envisagée, au prétexte d'un manque d'hygiène, je m'y suis opposé. J'ai plaidé qu'ils étaient simple- [...]

■ L'AVOCAT VA SOUVENT SUR LA TOMBE DE SON AMI, TUÉ PAR UN MILITANT D'EXTRÊME DROITE EN 1991. UNE AFFAIRE QUI A AGITÉ LA GRÈCE ENTIÈRE.

SES TROIS COMBATS

1 Le meurtre de Nikos Tombonaras. Le 8 janvier 1991, de jeunes radicaux de droite expulsent les occupants en grève d'un lycée de Patras. Un enseignant d'extrême gauche s'y oppose. Il fait face au leader de la bande, Yannis Kalambokas, qui le frappe à la tête avec une barre métallique. Vasilis Ladas s'engagera comme avocat au côté de la famille de son ami. L'accusé a plaidé son innocence, mais est finalement condamné à dix-sept ans de prison ferme.

2 Dès les années 80, Vasilis Ladas mène un combat contre la pollution du golfe de Patras. Il a fait condamner les responsables de plusieurs usines de la région à des peines de prison, pour avoir omis de prendre les mesures nécessaires quant au rejet de déchets toxiques.

3 Le 12 juillet 2009, le camp de réfugiés Afghans de la ville brûle. Des années durant, Vasilis Ladas a lutté contre la municipalité de droite qui souhaitait le démanteler. Il a organisé des manifestations réunissant plus de 2 000 personnes dans la ville. En vain.



EN 2009, LE CAMP DE MIGRANTS DE LA VILLE A BRÛLÉ. POUR VASILIS LADAS, IL S'AGIT D'UN INCENDIE VOLONTAIRE

[...] ment obligés de rester là, forcés par une nécessité supérieure. C'est la police qui l'a incendié, sans décision de justice. Aucune enquête sérieuse n'a été menée, mais je me suis penché sur l'affaire et j'ai des preuves.

Aujourd'hui, sur quel terrain se poursuit votre combat ?
Je continue de défendre la cause des réfugiés dans une organisation : « Mouvement Yperaspis de solidarité pour les immigrés ». Nous l'avons créé en octobre 2007 pour lutter, notamment, contre les violences policières à leur encontre. À l'époque du camp, le maire de droite avait un slogan : « *Les rêves du réfugié ne vont pas devenir le cauchemar de la ville.* » Ça m'a bien évidemment choqué. Notre organisation s'élève contre cet état d'esprit qui cultive la xénophobie.

D'où vous vient cet engagement tenace ?

J'ai toujours été engagé, mais ce n'était pas le cas de ma famille. Pour moi, la littérature a été déterminante. Je me souviens très bien de certaines lectures : *Résurrection* de Tolstoï ou *L'Idiot* de Dostoïevski. Nikos Kazantzákis et le Français Stendhal ont aussi été décisifs. J'ai une sensibilité très personnelle. Au lycée,

je me suis senti l'obligation de m'engager. Sous la dictature des colonels (1967 à 1974) à 20 ans, je faisais partie d'un mouvement proche de la révolution chinoise. On peut le dire, j'étais maoïste, mais après, j'ai changé. Le modèle qui m'inspire, c'est la gauche telle qu'elle a été pratiquée par Enrico Berlinguer (*Secrétaire général du PC italien de 1972 à 1984, ndlr*). Il avait un vrai projet démocratique et s'appuyait sur une sensibilité fondamentalement sociale. Dans le paysage politique national, je me situe aujourd'hui plutôt du côté de Syriza.

« LA JEUNESSE COMPTAIT ENORMÉMENT SUR SYRIZA POUR RÉSOUDRE SES PROBLÈMES FINANCIERS. »

✎ VASILIS LADAS

Avec votre passé maoïste et votre proximité actuelle avec Syriza, comment évaluez-vous l'action menée par le maire de Patras, Kostas Peleditis, issu du KKE, le parti communiste grec ?

Kostas Peleditis m'est personnellement très sympathique. Les électeurs ont mis de côté son identité politique, parce qu'il avait une réputation d'homme honnête non corrompu. Il était bien connu de la population. À la fois comme médecin qui soignait les pauvres gratuitement et comme conseiller municipal au courant des affaires de la ville. Mais son parti, le KKE, est vraiment arriéré. On dirait qu'ils sont restés à l'époque de Marx. Ils affirment que le problème actuel est insolvable tant qu'on ne s'en prend pas au système de pro-

duction. Tant de fatalisme, c'est une position pathétique. Ils font référence à un modèle soviétique datant de la révolution bolchevique. Pourtant, à bien y regarder aujourd'hui, il en est né un régime qui certes assurait le travail et beaucoup d'assistances sociales, mais, paradoxalement, faisait souffrir les populations. Je crois à la démocratie plurielle. Je ne crois pas aux gouvernements fondés sur un parti unique. Dans ce genre de structures, il y a plus de corruption, donc plus de danger pour les peuples. La démocratie, malgré tous ses défauts, possède de nombreux garde-fous.

Mais les jeunes générations grecques croient-elles encore en la politique ?

D'une manière qui leur est propre, oui. Même l'inaction de certains jeunes est résolument politique. C'est une action personnelle antisystème. Toutefois, c'est une situation ambiguë... En se retirant de la politique, cette partie de la jeunesse s'expose à devenir une victime des médias et de la manipulation de masse. C'est un énorme problème : à rester à l'écart de la politique, on devient simple spectateur.

Syriza incarnait un vent de renouveau pour la démocratie grecque. Pourquoi cette ferveur est-elle aujourd'hui émoussée ?

Je pense que c'est un mouvement qui, dès le début, n'a jamais su inspirer les jeunes sur le plan idéologique. La jeunesse pensait simplement que Syriza résoudreait ses problèmes financiers. Les créanciers (BCÉ, UE, FMI) apportent de

« BEAUCOUP ICI PENSENT QUE LA GRÈCE EST LA MÈRE DES DÉMOCRATIES. »

✎ VASILIS LADAS

l'argent dont la Grèce a besoin. L'Europe a raison sur la nécessité d'une réforme de l'Etat. Il fallait le faire, mais la Grèce aurait dû se prendre en main seule. Et face aux exigences européennes, Syriza a dû reculer. Alexis Tsipras ne pouvait pas faire autrement, mais cette rupture ne sera jamais digérée. Il a hérité d'une situation désastreuse. Les montants prêtés à la Grèce l'ont été au détriment du peuple et en faveur d'entreprises étrangères, surtout allemandes.

La Grèce traverse une crise économique et sociale brutale pour le peuple, mais n'est-elle pas avant tout le bouleversement de certaines valeurs qui présidaient à la construction européenne ?

Il s'agit effectivement d'une crise des valeurs, causée par la société de consommation. Petit à petit, nous avons abandonné celles héritées de la Révolution française. De Montaigne à Marx, l'humanisme puis le marxisme se sont fait les vecteurs des idéaux des Lumières, condensés en liberté, égalité, fraternité. Votre devise en France. Nous l'avons perdue de vue. Cette crise des valeurs a fait de la Grèce un symbole. Vous avez, chez vous, la tombe du Soldat inconnu. En Europe, la Grèce est la tombe du Citoyen inconnu. Je préfère cette expression aux mots employés par certains observateurs. Génocide, matricide... C'est excessif. La situation en Grèce n'a rien à voir avec les véritables crises humanitaires. En Afrique sub-

saharienne, en Asie ou en Syrie, on peut utiliser ce terme. Ici, ce n'est pas le cas. Quand le temps des moissons est venu, on préfère que les faucheurs commencent par le terrain d'à côté. Les Grecs se caressent, se complaisent un peu dans leur situation. Vous avez bien vu toute cette ferveur pendant le carnaval.

N'oubliez-vous pas tous ces Grecs qui n'étaient pas au carnaval ?

Le revenu des Grecs a été réduit de l'ordre de 25 %, mais le pays n'est pas pauvre. À mes yeux, la crise était définitivement plus grave quand je voyais les hommes courir derrière la Bourse. C'est ça qui a nourri la crise. À la fin du XX^e siècle, la Bourse était au plus haut, sans correspondre à l'économie réelle du pays. Il y a un discours ambiant qui tente de déplacer les problèmes pour ne pas les analyser sur le fond. C'est le mode de vie, c'est la morale qui est en cause. Pour maintenir le capitalisme en Grèce, nous avons dépensé plus d'argent qu'il n'en faudrait pour sauver des populations en Afrique.

Êtes-vous pessimiste pour l'avenir ?

Nous allons très certainement vivre une situation instable pendant longtemps. Au-delà de la crise économique, je crains la montée de l'extrême droite, et cela dans toute l'Europe. L'existence d'Aube dorée est bien plus dangereuse que la crise elle-même. Ces mouvances ne sont pas nées hier. C'est quelque chose qui a toujours existé, et cela dans la culture de tous les peuples, à l'Est et à l'Ouest. La crise leur donne juste davantage d'occasions de s'exprimer.

Des occasions que l'extrême droite a su saisir en empochant 18 % des voix aux législatives de septembre 2015.

Les Grecs sont un peuple très fier. Beaucoup ici pensent que la Grèce est la mère des démocraties. C'est une pseudo-supériorité. Aube dorée joue là-dessus et estime avoir un rôle à jouer pour rendre son prestige à la Grèce. Pourtant, je ne pense pas que ce parti risque de gagner encore en popularité. Principalement parce que les partis de droite ont la capacité d'absorber une partie du programme des extrêmes. Malheureusement, je ne sais pas si c'est une bonne chose.

Cette situation politique, couplée aux difficultés économiques, provoque un exode important vers d'autres pays. Vous qui êtes resté toute votre vie à Patras, comprenez-vous ces départs ?

L'un de mes deux fils vit aujourd'hui en Angleterre et il n'envisage pas de rentrer. Je comprends très bien cette génération qui quitte le pays. La situation est difficile et le monde d'aujourd'hui n'est plus un petit village, c'est devenu un grand hôtel. ✕

■ VASILIS LADAS, LE 14 MARS, SUR LE BALCON DE SON APPARTEMENT DE PATRAS QUI DONNE SUR LA RUE DE CORINTHE.



SES 3 LIVRES

À lire dans la langue d'Homère

Assomatos Kefali

La Tête sans corps (2007)

L'enfant d'une famille grecque chassée d'Asie Mineure en 1922 grandit dans un quartier de réfugiés (*lire p. 42*). Dans le cirque où il travaille, il devient illusionniste. À travers les yeux de l'enfance, le lecteur découvre le Patras historique du début du XX^e siècle.



Paignidia cricket

Partie de cricket (2012)

Un conflit social. D'un côté, des Grecs, de l'autre des immigrés pakistanais, afghans et indiens. Ils travaillent tous ensemble à la récolte des olives. Le spectacle des parties de cricket illustre un cosmopolitisme cher à l'auteur. Un roman récompensé par le prix littéraire de l'interculturalité par le ministère de la Culture grec.



Afrikaniki skoni

Poussière africaine (2015)

Dans un hospice, des enfants abandonnés meurent de faim, car les responsables font commerce de leurs denrées alimentaires. Un polar dont se dégage une atmosphère brumeuse, « *comme ces jours où la poussière venue d'Afrique couvre la ville* ». Une allégorie sociopolitique qui invite à faire face à la désintégration sociale en privilégiant la solidarité.



« TU ESSAYAIS DE T'ENFUIR PAR LA FENÊTRE »



Vincent Trouche

Ils sont protégés mais cherchent souvent à s'échapper. Au cœur de la crise des réfugiés, la situation des mineurs isolés préoccupe les associations. À Patras, trente-et-un de ces enfants patientent dans un centre, coincés entre leur pays d'origine et leur rêve d'Europe.

■ Vincent Trouche & Maxime Turck

Ahmed* chaloque sur un rythme de salsa. Il s'applique, regarde ses pieds. Un appui devant, puis en arrière, à gauche, puis à droite. Ses hanches marquent le tempo. Seul migrant au milieu des dix enfants grecs du cours de

danse, il affiche un large sourire. Emmittoufflé dans un pull jaune, chaussé de Stan Smith, il suit à la lettre les consignes de sa jeune professeur. Ce Yéménite de 10 ans, au regard espiègle et à la joie communicative, est arrivé à Patras par la force des choses. Menacé par

les milices houthistes, il a laissé sa mère au pays pour fuir une guerre qu'il ne comprend pas. Au port, son père qui l'accompagnait a pris la mer jusqu'en Angleterre. Non sans une dernière promesse : « Tu me rejoindras là-bas... » Un an et demi plus tard, Ahmed est encore à Patras, mais il n'est plus tout à fait seul. Avec trente autres jeunes, il bénéficie d'un programme de l'association Praksis, qui fournit une assistance aux mineurs isolés étrangers et aux familles en danger. « Lorsque des jeunes sont repérés sur le territoire, ils sont d'abord enregistrés dans les hotspots, et sont ensuite répartis à travers les dix-sept centres d'accueil du pays », explique Georgia Tzanakou. Originaire d'Athènes, elle dirige celui de Patras depuis sa création en 2014. Au 17 rue Satovriandou, les murs jaunis et les fenêtres à barreaux laissent deviner les dortoirs, où les effets personnels s'amassent sur des lits superposés. Cinq enfants y tapent dans un ballon rond. Arabophones pour la plupart, leurs invectives résonnent dans

■ SANS QU'ON LUI DEMANDE, ADNAN POSE POUR LA PHOTO. COMME NOUS NE POUVONS PAS MONTRER SON VISAGE, IL A CHOISI DE SE COUVRIR D'UNE CAGOULE.



Vincent Trouche

■ LES ENFANTS DU CENTRE RÉPÈTENT UNE PIÈCE QU'ILS JOUERONT DEUX SEMAINES PLUS TARD. L'OBJECTIF EST DE LES INTÉGRER À LA VIE DE LA CITÉ.

les cinq mètres carrés de la cour, à l'entrée du centre. Adnan, Syrien de 10 ans, fait parler sa technique footballistique en dribblant un Égyptien pourtant deux fois plus grand que lui. Les esprits s'échauffent à mesure que la partie progresse. C'en est trop pour Georgia Tzanakou qui, dans un arabe teinté de grec, intime l'ordre aux garçons de rejoindre leur chambre. Malgré sa petite taille, la jeune femme brune d'une trentaine d'années sait se faire respecter. « Ce n'est pas mon rôle, mais je suis parfois obligée d'être maternelle. » Elle ne se voile pourtant pas la face : « Tu n'es rien pour eux, ils partiront et t'oublieront. Si tu ne l'acceptes pas, tu ne peux pas travailler ici. »

LA FUITE AU VENTRE

Syrie, Afghanistan, Pakistan... Mais aussi Maroc ou Égypte. Les origines des mineurs du centre varient autant que leur âge, de 7 à 17 ans. Mais tous ont en commun une longue traversée, parfois dans la solitude. Particulièrement vulnérables, ils sont protégés spécifiquement par les associations (voir encadré). Au centre, un tuteur les prend en charge. Le matin, l'école publique est obligatoire comme pour les enfants grecs. L'après-midi, des activités sont planifiées individuellement : sport, art, cours de langue... Et les repas, à heures fixes, rythment la journée. Mais les enfants, toujours sur le départ, trouvent parfois ces emplois du temps futiles. Ce matin, Georgia est énervée : une dizaine d'entre eux n'a pas voulu quitter le lit pour l'école. Autour d'une table de la pièce commune, Georgia interpelle Ahmed.

« Tu te souviens lorsque tu essayais de t'enfuir en sautant par la fenêtre ? » Elle évoque son comportement des premiers jours, avant que leur complicité ne s'installe. Lorsqu'ils arrivent, les mineurs ont un objectif en tête : l'Europe. Ils comprennent difficilement l'aide que peut leur apporter le centre. Pourtant, c'est Georgia qui est venue récupérer Ahmed dans les usines désaffectées jouxtant le port, où il a survécu pendant deux mois après le départ de son père. Aujourd'hui, celui qui sert de traducteur entre l'arabe et le grec est la coqueluche du centre. « Nous avons fêté son anniversaire il n'y a pas longtemps. Il a invité tous ses amis de l'école, et même son amoureuse », rigole sa tutrice, lançant un clin d'œil en direction d'un Ahmed gêné. Mais « d'ici à deux mois », il devra quitter la Grèce et rejoindre son père. Sa demande de regroupement familial est en passe d'être acceptée et Georgia a déjà prévu de faire le voyage avec lui. En attendant les retrouvailles, le Yéménite appelle son père tous les jours, s'inquiète de savoir s'il a appelé sa mère, s'il n'a pas fondé une nouvelle famille. Les pieds en Grèce, la tête entre le Yémen et l'Angleterre.

« UNE FOIS, IL S'EST FRAPPÉ LA TÊTE CONTRE LES MURS »

Comme Ahmed, de nombreux mineurs tentent de fuir ces centres, au risque de tomber entre de mauvaises mains. Alors, pour décourager toute tentative, à Patras, les trente-et-un passeports sont enfermés dans une armoire. Mais le dialogue prédomine : « Nous essayons de créer une ambiance qui les amène à se confier et à se projeter dans l'avenir », détaille Letta Lagla, membre détachée auprès du centre de la Croix-Rouge. Au même moment, entre les volets de l'infirmerie, Mandé finit de serrer un bandage au poignet de Mohammed

PROTÉGER LES ENFANTS À TOUT PRIX



En Grèce, les conditions d'accueil des milliers d'enfants non accompagnés ne répondent pas toujours aux impératifs juridiques. Les droits des mineurs isolés étrangers sont déterminés par la résolution du Conseil de l'Europe du 26 juin 1997 portant spécifiquement sur les migrants mineurs non accompagnés. En théorie, un mineur ne peut être expulsé du territoire d'un État de l'Union européenne avant sa majorité. Il ne peut, non plus, être enfermé dans un centre de rétention. Seulement, les associations sont parfois obligées d'adapter le droit pour lutter contre les disparitions. Dans un rapport publié le 31 janvier 2016, l'agence européenne Europol donne le chiffre de 10 000 mineurs isolés étrangers disparus pendant les dix-huit derniers mois. L'agence redoute que ces enfants ne tombent aux mains de réseaux de trafic d'êtres humains, alors que la lenteur des procédures légales les pousse à la fugue. Pour empêcher cela, les associations se situent souvent à la frontière de la légalité, en gardant les mineurs dans des conditions de semi-détention (centres isolés de tout lieu de vie, papiers confisqués...).

qui lutte pour retenir ses larmes. « Le moindre bobo devient une montagne », précise la docteure du centre. Ici on soigne les corps, mais aussi les têtes. Épuisés par les conditions de voyage, ils tentent de se protéger derrière une méfiance et une agressivité exacerbées. Parfois, les coups pleuvent sans crier gare, dans des éclats de violence qui laissent le personnel sans voix. Casquette militaire vissée sur la tête et pansement sur le nez, Mohammed a tout du bagarreur. À 14 ans, il a fait la traversée depuis Izmir, seulement accompagné d'Adnan, son petit frère de 10 ans. Ses colères sont devenues légendaires. « Une fois, il s'est frappé la tête contre les murs en espérant récupérer ses papiers et l'instant d'après, il a fondu en larmes dans mes bras, se souvient Georgia. Malgré leur parcours difficile et leur fierté, ce ne sont que des enfants. »

Chacun se voit proposer plusieurs solutions. Une grande partie d'entre eux a de la famille en Europe et peut prétendre à un regroupement familial. Malgré un oncle en Allemagne, Mohammed espère, lui, que sa demande de relocalisation en Finlande sera acceptée. Un choix pragmatique : à l'heure actuelle, c'est le pays le plus accueillant, ce qui devrait lui permettre d'obtenir une autorisation dans les six prochains mois pour y vivre avec son frère. Tous deux se préparent alors à découvrir un pays qu'ils ne connaissent pas. Avec Georgia, sa tutrice, ils ont adapté leur programme personnel : pas de cours intensif de grec pour son frère et lui. À quoi bon, alors qu'il sera parti dans quelques mois ? Par contre, il avoue non sans fierté suivre des cours de finnois. Soumis aux diktats législatifs de l'Union européenne, encadrants comme encadrés sont parfois épuisés. Georgia évoque ces nombreux enfants, Marocains, Égyptiens ou Afghans qui risquent le renvoi dans leur pays d'origine. « Tout dépend de la nationalité. En général, ce sont les Syriens, les Irakiens ou les Yéménites qui obtiennent le plus facilement l'asile », explique Letta, dont le bureau fait face à celui de Georgia. « Nous avons un Pakistanais qui a été victime de torture dans le sud du pays. Il y a des chances pour qu'il y soit renvoyé à sa majorité », se désole la jeune coordinatrice du centre. Avant de reprendre sobrement : « Je ne suis pas fière de ce que fait l'Europe. » De son côté, Ahmed se rappelle de la photo d'Aylan Kurdi qui a fait le tour des médias en septembre 2015. Lui qui se rêve danseur ou footballeur ne comprend pas. « J'ai l'impression que l'Europe veut voir les enfants morts. » ✖

*Les prénoms des enfants ont été modifiés.

L'USINE, LES QUAIS, L'IMPASSE

Depuis une usine désaffectée située en face du port, une vingtaine de migrants espèrent atteindre leur prochaine étape : l'Italie. Tous les jours, ils composent avec les passeurs et les services de sécurité et reprennent la partie là où ils l'ont laissée la veille. Une version miniature du jeu tragique qui se déroule aux portes de l'Europe.

■ François D'Astier & Benjamin Pietrapiana

Il est 14 heures et le premier ferry de ce mardi 15 mars s'apprête à partir de Patras en direction de Brindisi, sur le talon de la botte italienne. Comme tous les jours, des silhouettes apparaissent sur les toits et près de l'entrée démolie de l'ancienne usine de bois face au port. Un groupe se forme.

Omid, Iranien, trentenaire, nourrit des rêves de Danemark. Après cinquante jours passés à regarder partir les navires, la résignation le guette. Hamid, Afghan, borgne, plus jeune et plus petit, trimbale sa gouaille de petit chef, toujours secondé par un grand barbu taiseux qui ne dira jamais son nom.

Un de leurs compagnons aurait réussi à traverser la veille au soir. Il aurait atteint le prochain niveau, glissé sous les essieux d'un camion dont le chauffeur était opportunément absent. Malgré cela, Amundsen, le

quatrième membre du groupe, n'y croit plus vraiment. « *C'est impossible. Trop de policiers, trop de caméras...* », bafouille-t-il. Avec son pull violet et son jean troué, il se contente de suivre espérant rejoindre son cousin en Angleterre et devenir enseignant. Les quatre hommes s'élancent. Entre ce port flambant neuf et cette usine fantomatique, le face-à-face est terrible. Deux mondes, une route à quatre voies et une barrière à hauteur d'homme. Ils franchissent les 30 mètres qui les séparent de la barrière et patientent en épiant sur le parking la file de véhicules qui s'enregistrent auprès de l'administration portuaire.

Prochaine étape. Ils escaladent et se précipitent sur les camions dont les chauffeurs règlent la paperasse un peu plus loin. Dans la remorque, sous les voitures, au-dessus des roues. Tous les emplacements sont bons à prendre. Les sirènes retentissent et le ballet démarre. Les 4x4 de la sécurité portuaire enchaînent les tours de parking. L'allure est lente, suffisante. Deux policières, restées dans leur véhicule, s'arrêtent devant un camion et attendent. Personne ne bouge. Trente secondes plus tard, le petit groupe caché sous le camion comprend. Ils quittent leur planque et

rebroussement chemin. Certains sourient. Omid l'affirme : « *La police n'est pas un problème* ». Retour derrière la barrière. Try again.

Les migrants traînaient entre l'usine et le port, puis tentent une nouvelle fois leur chance. La partie durera jusqu'à la tombée de la nuit.

« ILS VONT REVENIR »

« *C'est un jeu terrible. Mes hommes détestent ça* », soupire Tryfon Kuruntzis, capitaine des gardes-frontières du port de Patras. Ses agents surveillent la zone la plus sécurisée, celle où les passagers et les camions embarquent, séparée par une dernière clôture barbelée. Rares sont les migrants qui y parviennent. Les quinze personnes dévolues chaque jour à la surveillance de cette zone ont arrêté 216 voyageurs clandestins en 2015, 63 % de moins que l'année précédente.

Pourtant le capitaine s'inquiète : « *Une fois fermée la frontière avec la Macédoine, les seules alternatives pour quitter la Grèce sont Igoumenitsa et Patras* ». Dans son bureau, en plein cœur du port, il prévoit : « *Depuis quatre mois, c'est calme, mais ils vont revenir...* », avant de souligner le



■ (DE GAUCHE À DROITE) AZIZ, ZABIH ET ABDULLAH SE SONT RENCONTRÉS JUSTE AVANT DE PRENDRE LE BATEAU POUR LESBOS.

paradoxe de sa mission. « *À l'est, mes collègues gèrent les flux de migrants qui arrivent. Nous, on les empêche de sortir.* »

La sécurité s'est renforcée depuis 2014. Cette année-là, le ferry *Norman Atlantic* parti de Patras avait pris feu, en naviguant vers Corfou. Onze personnes avaient perdu la vie. Parmi les survivants à bord, deux clandestins, un Afghan et un Syrien... Pour la direction de la sécurité du port, leur présence n'a rien à voir avec l'incendie, qui aurait été provoqué par les camions réfrigérés transportés ce jour-là. « *Mon travail consiste à m'assurer de la sûreté de tous* », explique Dimitrio Coletsos, directeur de la sécurité du port.

Il est en charge du niveau dans lequel Omid et les autres essaient de progresser à longueur de journée. Les 4x4, c'est lui qui les envoie. « *Aujourd'hui, on compte une centaine de tentatives*

d'intrusion par jour. Il y a un an, c'était 1 500, détaille-t-il. *Ces gens ont voyagé pendant des mois. Pour quoi ? Échouer dans cette usine... C'est une vraie déception pour eux. Mais notre mission reste la même : les dissuader de passer.* »

Il y a deux ans et demi, cet ingénieur d'une cinquantaine d'années a vu la tête de l'un des clandestins broyée sous les roues d'un camion : « *Je ne peux pas l'oublier. Un groupe pensait pouvoir se cacher entre l'essieu et les roues mais était mal placé. Au moment du démarrage, quatre ont réussi à s'échapper. Le dernier n'a pas eu cette chance.* » Il y a du funeste dans ce cirque.

UN LABYRINTHE EN GUISE DE QG

Depuis 2009, la situation a bien changé. Quelque 2 000 migrants occupaient alors un camp à proximité de l'ancien port. Ils

ont été dispersés, le camp démantelé, puis incendié... La plupart ont ensuite été découragés par l'efficacité du système de sécurité du nouveau port et aimantés par l'ouverture des frontières au nord du pays. Aujourd'hui, ils ne sont qu'une vingtaine à occuper l'usine désaffectée.

Ce taudis, dévasté par le temps, sert de base de départ. Partout sur le sol, des couverts grignotés par la rouille, des foyers éteints, des boîtes de conserve... Un dédale dangereux : le sol s'affaisse par endroits, certaines fosses sont remplies sur plusieurs mètres d'une eau stagnante. [...]

■ IL Y A ENTRE QUATRE ET SIX DÉPARTS PAR JOUR. AZIZ ET SES COMPAGNONS DE ROUTE N'EMBARQUERONT PAS SUR CELUI-CI.



[...] Les pulls laissés dans la précipitation du départ et les palettes de bois défoncées pour fournir du bois à brûler signent des présences éphémères. Sur un muret, Amundsen et ses compères accueillent le visiteur d'un regard craintif, mais se parent vite d'un large sourire, un moyen de défense comme un autre. Ils fument clope sur clope pour tuer le temps et évoquent le départ pour donner du sens à ce jeu quotidien. Ils racontent peu de leur passé, restent méfiants. Plus loin derrière eux, des rats s'écharpent pour un bout de pain.

DE PASSEUR EN PASSEUR

Quelques centaines de mètres au nord du port, sur un front de mer rocheux, trois hommes observent les ferries sur le départ. Ils veulent se rendre à Londres. Abdullah, la vingtaine, vient de terminer sa troisième année à l'université de médecine générale de Kaboul. « Nous sommes arrivés il y a trois jours, on cherche un moyen d'embarquer sur un bateau », lâche-t-il avant de regarder au sol et de se prendre la tête entre les mains. Zabih, étudiant en science politique, lui aussi dans la capitale afghane, prend alors la parole et justifie leur présence : « De jour en jour, Daesh se renforce en Afghanistan. C'est impossible d'étudier quand on entend des terroristes se faire sauter dans les bazars du coin. On n'aime pas être ici mais on n'a pas le choix ». Zabih et Abdullah viennent tous les deux de la province de Kapissa, à l'est de Kaboul. Ils sont passés par l'Iran et ont rencontré

Aziz en Turquie avant d'effectuer la traversée en bateau jusqu'à Lesbos pour 2 000 euros par personne. Le trentenaire raconte : « Chez nous, quand on meurt, on ne sait même pas pourquoi. Ceux qui appuient sur la gâchette ne le savent pas non plus... T'es à un péage, contrôlé par Daesh ou les Talibans, ils trouvent une carte bancaire sur toi et tu deviens un traître à la solde du gouvernement. Ils l'exécutent. » Les deux autres acquiescent. Selon lui, en rejoignant l'État islamique, on toucherait un salaire de 1 800 dollars par mois, un « luxe ». « Ensuite ils te disent, tue cette personne, puis celle-là. Les deux premières fois, ce sera dur. Après ça devient normal. Je ne veux tuer personne, c'est contre mes valeurs. Alors j'ai fui. » Il a longtemps travaillé à l'étranger pour envoyer de l'argent au pays. Le 18 janvier dernier, il a laissé sa femme et son fils de 5 mois en Afghanistan pour rejoindre l'Angleterre et subvenir à leurs besoins. De passeur en passeur, les économies des trois hommes ont fondu. Après trois semaines dans un camp de réfugiés à Athènes, ils ont décidé de venir en éclaireurs ici, à Patras. La rumeur veut qu'il soit facile de se glisser sous un véhicule. Malgré l'apparente impasse dans laquelle ils sont tombés, ils ne perdent pas espoir : « Mon ami, comment je fais pour aller sur ce bateau ? Tu crois qu'il y a un moyen ? », demande Aziz, en faisant des gestes en direc-

tion des quais. Car leur temps ici est compté. Faute d'argent, ils ne dormiront pas à l'hôtel ce soir. Ils n'iront pas dans l'usine désaffectée non plus... Selon Aziz, « la plupart des gens qui dorment dans l'usine sont des passeurs. On ne peut pas y rester sans avoir payé. Ils m'ont demandé : "Tu connais les règles ici ? Tu dois payer 1 500 euros pour passer... On te mettra sous une voiture." On a refusé. On ne peut pas leur faire confiance ». Abdullah ajoute : « Moi je leur ai dit qu'on tenterait de passer par nous-mêmes, en s'arrangeant avec un roulier. Ils m'ont pris à part : "Si vous faites ça, on vous tabasse" ».

« COMMENT JE FAIS POUR ALLER SUR CE BATEAU ? »

■ Aziz, 31 ans, Afghan

Un ferry appareille, les trois clandestins le regardent partir une dernière fois. Le lendemain, ils reprendront la route, direction Athènes, et chercheront un autre moyen de rallier l'Angleterre. L'Union européenne signera quelques jours plus tard un accord avec la Turquie pour renvoyer tous les migrants illégaux arrivant sur les îles grecques. Eux, Afghans arrivés avant la signature de l'accord, ne devraient pas subir le même sort. De toute façon, les Turcs, ils ne veulent plus en entendre parler. « Ils nous utilisent comme monnaie d'échange contre les faveurs de l'Union européenne. Ils nous mettraient dans des camps... » Et après avoir parcouru plus de 4 000 kilomètres, pas question de rebrousser chemin. ✕



■ L'ANCIENNE USINE AVEUX DE BOIS A FERMÉ DANS LES ANNÉES 90. ELLE EST AUJOURD'HUI OCCUPÉE PAR DES MIGRANTS.



■ DEPUIS LES HAUTEURS DES INSTALLATIONS, LES PASSEURS ÉPIENT LES RONDES DE LA POLICE DU PORT.



PÈRE ERMOLAOS UN POPE EN MISSION

Figure de l'Église orthodoxe grecque à Patras, le père Ermolaos vient au secours des plus démunis. Depuis plus de vingt ans, il agit à sa façon contre les tumultes qui secouent la ville, tout en s'avouant désemparé face à des troubles d'une ampleur inédite.

■ Quentin Fruchard & Valentin Pasquier

Longue barbe blanche, œil vif et voix ferme : Ermolaos Massaras en impose. À 70 ans, le « père Ermolaos », est en charge de la paroisse Sainte-Sophie, la plus importante de Patras, en plein cœur de la ville. Il est secondé par son fils Stylianos, également pope, à la barbe plus poivre que sel et à l'anglais parfait. Ermolaos est arrivé à Patras en 1973, durant la dictature des colonels. Son action humanitaire l'a conduit en 1995 dans les Balkans, après l'éclatement de la Yougoslavie. « On a accueilli 500 enfants de Bosnie et de Serbie, des orphelins ou des handicapés. » Paroissiens et prêtres leur avaient bâti un camp de fortune à vingt minutes de Patras, tout en les baptisant dans la piscine municipale, convertie pour l'occasion en site orthodoxe. Le missionnaire a aussi organisé une aide alimentaire en Palestine et à Haïti, dévasté après le tremblement de terre de 2010.

À Patras, il n'a pas été épargné non plus par les tumultes internationaux. En 2000, tout près du port, des réfugiés kurdes s'entassaient avant de tenter le passage en Allemagne via l'Italie. « Chaque jour, 600 migrants arrivaient à Patras. On les nourrissait ici. Mais c'était plus facile qu'aujourd'hui, la Grèce était en bonne santé, il n'y avait pas encore de crise. » Il a ensuite vu les Afghans remplacer les Kurdes, avant de connaître une accalmie liée au renforcement des contrôles juste avant les Jeux olympiques d'Athènes, en 2004.

« LES POLITICIENS NOUS ONT TRAHIS »

En 2008, tout a changé. Il lui a fallu se concentrer sur les dons de nourriture aux fidèles de la paroisse, aux Grecs appauvris ou aux chômeurs. Chaque samedi, une distribution de produits alimentaires de base est organisée : pâtes, café, sucre et lait. « On aide 220 familles par jour, dont 60 foyers que l'on visite nous-mêmes quand ils ne peuvent pas se déplacer. Ce n'est pas beaucoup », relativise-t-il. La solidarité locale joue à plein : « Chaque jour, les gens viennent avec des dons, on se retrouve rapidement avec des montagnes de denrées. » La sérénité du pope n'est qu'apparente : « Je suis né dans les années 1940, confie-t-il, et je n'ai jamais vu une situation pareille, qui échappe à tout contrôle. » Il a pourtant sa petite

idée sur la façon de reprendre les choses en main. « Que la Grèce ferme ses frontières et que la Turquie les rouvre, assène-t-il, même après s'être fait payer, les passeurs turcs abandonnent les migrants en plein milieu de la Méditerranée, en enlevant les moteurs des bateaux, avec la bénédiction du gouvernement turc. Tout le monde sait cela. »

Quant aux autorités grecques, elles ne valent guère mieux aux yeux du père. La Grèce n'est pas un pays laïque : lors de sa prise de fonction, Alexis Tsipras a reçu la bénédiction officielle du chef de l'Église, et le père Ermolaos reçoit chaque mois un salaire versé par l'État. Il a même un autre fils, Teoharis, qui s'est engagé dans la vie de la cité comme adjoint au maire chargé du social à Patras jusqu'en 2014. Pourtant, le prêtre fonctionnaire ne mâche pas ses mots : « Les politiciens nous ont trahis. » Le pope cite l'exemple du sud du Péloponnèse, où les habitants se sentent abandonnés par les pouvoirs publics : « Les politiques se planquent, alors que l'Église les aide tous les jours. » Il évoque ensuite les réfugiés isolés, des enfants sans chaussures.

Face à cette misère, les Grecs considèrent la foi comme une valeur refuge, dans un pays où 97 % de la population se dit orthodoxe. Le réseau de l'Église fonctionne en parallèle des pouvoirs publics. Ici, pas de discrimination : « Tous sont les bienvenus. On aide les Grecs et les migrants, les chrétiens et les musulmans. » ✕

■ « JE N'AI JAMAIS VU UNE SITUATION PAREILLE, QUI ÉCHAPPE À TOUT CONTRÔLE. »

PROSFIGIKA MI-GRECS, MIGRANTS

Une autre ville, au centre de Patras. Construit par les Grecs chassés de Turquie pendant la Grande Catastrophe, le "quartier des réfugiés" vit à l'écart, au ralenti, démuné. Profigika, si proche et pourtant si éloigné.

■ Texte & photos Erwan Bruckert

Les lignes se sont effacées. La pelouse a disparu. La rouille a dévoré les gradins. Seuls les filets, noircis, troués, mais toujours tendus, sont les témoins d'une époque révolue : celle où l'on jouait encore au football au cœur de Profigika. Le stade du « quartier des réfugiés » - construit en 1925 par les Grecs chassés d'Asie Mineure lors de la Grande Catastrophe - n'en est plus tout à fait un.

■ UN VILLAGE DANS LE VILLAGE : "GIPTIKA", LE QUARTIER DES IMMIGRÉS GITANS, À QUELQUES PAS DE PROSFIGIKA.

Bastion d'acier de l'Olympiakos Patras durant des dizaines d'années (voir encadré page suivante), point central, immanquable, du faubourg, il est aujourd'hui à l'abandon. Comme les habitations, qui déperissent. Comme les habitants, qui tournent en rond. « Tu vois, ça, c'est l'autre visage de Patras... » L'écrivain patrinien Vasilis Ladas interromp sa lente foulée, insiste pour s'arrêter devant l'édifice. Sur la pointe des pieds, fermement agrippé aux grilles, le regard fixe à travers les interstices, le septuagénaire se souvient : « Quand j'étais petit, je venais souvent jouer ici. Pour moi, ce stade a toujours été le symbole de ce quartier, tous deux bâtis par des milliers de réfugiés dans les années 20... Mais, aujourd'hui, il

est également devenu le symbole de la crise. » L'ancien avocat connaît bien cette enclave silencieuse et désœuvrée du sud de Patras, située à cinq minutes à pied des bruyants cafés de l'hyper-centre. Les maisons sans fenêtres, les peintures qui s'écaillent, les motos désossées... Autant de signes qui trahissent la pauvreté dans laquelle est englué ce quartier d'immigrés, choisi par Ladas comme toile de fond de son roman *La Tête sans corps*. Un titre hommage à un homme, une vie, qui incarne divinement l'histoire de Profigika : celle de Nikolaos Polykratis, réfugié d'Anatolie, joueur de l'Olympiakos Patras, militant communiste décapité par l'armée en 1949. Son double en bronze [...]



CENT ANS DE MIGRATIONS

Plus de cinq millions de Grecs de première et deuxième générations vivent en permanence hors de Grèce, soit près de la moitié de la population actuelle du pays. Aujourd'hui encore, nombre d'Hellènes quittent leur patrie, à la recherche d'emplois. Crises économiques, humanitaires, ou guerres ont donné à la Grèce un esprit d'ouverture peu commun en Europe. Patras, qui compte 65 % d'habitants nés à l'étranger, illustre ce brassage multiculturel.

1900

De nombreux Grecs traversent l'Atlantique en direction de New-York. Principalement des hommes âgés de 17 à 35 ans, fuyant la crise agricole, ressentie en particulier sur la production de raisin de Corinthe, dans le Péloponnèse. Une importante part de cette diaspora est originaire de Patras et ses environs.

1922

En septembre, les troupes de Mustafa Kemal Atatürk défont l'armée grecque venue défendre les territoires acquis lors des traités de Neuilly (1919) et de Sèvres (1920). Les Grecs sont chassés de Smyrne (future Izmir), et le 24 juillet 1923, le traité de Lausanne signé entre les deux nations acte l'échange de leur minorité respective. Un million et demi de Grecs implantés en Asie Mineure depuis l'Antiquité rentre au pays.

1960

Nouvelle vague d'émigration économique vers l'Europe industrielle, avec comme destination favorite la République fédérale d'Allemagne (RFA). Les travailleurs du nord de la Grèce forment le gros des troupes.

Sources : Hellenic Statistical Authority; Eurostat; Jean CATSIAPIS, Dimitri KITSIKIS, Nicolas SVORONOS, «GRÈCE - De la Grèce byzantine à la Grèce contemporaine », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 19 mars 2016. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/grece-de-la-grece-byzantine-a-la-grece-contemporaine/>; The Journey, the Greek American Dream, Nikos Bakounakis, Benaki Museum (2009)

1990

Un double flot de migration atteint les côtes grecques. Après l'effondrement des démocraties populaires d'Europe centrale, les Grecs communistes qui avaient fui après la victoire des nationalistes lors de la guerre civile (1946-1949) sont de retour.

2000

Afflux de réfugiés et de migrants économiques, principalement afghans. À Patras, un camp de fortune qui comptera de 1 000 à 2 000 habitants sort de terre. À l'image de Calais, ces déplacés tentent de rejoindre le reste de l'Europe par les ferries reliant Patras à l'Italie. Le démantèlement du camp, en juillet 2009, entraîne le départ de la quasi-totalité des migrants de Patras en direction des frontières du nord du pays. Entre 2001 et 2011, le pays perd malgré tout 150 000 habitants.

2010

Les printemps arabes et la guerre syrienne entraînent, depuis 2010, le plus gros déplacement de population en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale. 820 000 réfugiés sont arrivés en Grèce en 2015. Ils seraient déjà 131 847 à avoir débarqué au premier trimestre 2016, contre 10 455 au premier trimestre 2015. De nombreux Grecs - souvent jeunes - continuent de quitter le pays en quête d'un emploi. Entre 2008 et 2013, 98 000 des 18-25 ans sont partis.

[...] noir se dresse, depuis dix ans, au centre de la place de la Liberté.

« CITOYENS DE SECONDE ZONE »

Marcher ici provoque un profond sentiment de solitude, mais surtout d'isolement. Le quartier porte les stigmates du passé doublement douloureux des réfugiés grecs : expulsés par l'Empire ottoman, puis à nouveau exclus, une fois de retour au pays. L'explication est en partie politique. Depuis toujours, Profigika est une terre de gauche. « Ah mais c'est le berceau du communisme ! », lâche dans un éclat de rire Pandelis Kiprianos, professeur de Sciences politiques à l'université de Patras. Cela n'aurait été qu'un détail si cet ancrage idéologique n'avait pas contribué à isoler un peu plus les habitants après la guerre civile... « Pendant toute une période, quand la droite gouvernait, c'était une politique presque officielle de les laisser de côté, explique l'universitaire. Rien n'était fait pour eux et c'était volontaire. On voulait les punir de voter ce qu'ils votaient. » Exclue de la fonction publique, les réfugiés peinaient également à obtenir un permis de conduire ou une autorisation de sortie du territoire... « De fait, les locaux les considéraient comme des citoyens de seconde zone », conclue Kiprianos. La ghettoïsation de Profigika s'amplifia...

Et elle continua dans les années 1990, alors que le quartier connaît une seconde grande vague d'immigration ; étrangère cette fois-ci. Bulgares, Roumains ou Albanais viennent s'installer là où la place se libère, là où les

loyers sont bas, en espérant rebondir à Patras. Mais les espoirs se fanent vite. « Je suis venue ici parce que mon frère et ma mère y étaient. Mais je n'ai jamais trouvé de travail à Patras », glisse Athena avec un grand sourire un peu embarrassé, en haussant ses épaules recouvertes par trois épais gilets. Cette Albanaise de 50 ans, qui confie vivre avec 500 euros par mois, ne voit pas comment sa situation pourrait s'arranger : « Ici, c'est très pauvre. Personne n'a d'argent, personne n'a de boulot ! Avant il y avait beaucoup de réfugiés. Mais aujourd'hui ils repartent, ils s'en vont chercher un meilleur sort, ailleurs en Grèce. »

Comme Athéna, les « nouveaux réfugiés » du quartier occupent les petites maisons délabrées des expulsés de la Grande Catastrophe. « Devenus propriétaires de leur maison (la plupart appartenait à l'État, ndlr) durant la deuxième moitié du XX^e, les réfugiés grecs qui ont pu s'en sortir ont démenagé en périphérie, précise Vangelis Politis, professeur de géographie humaine. Ils ont loué leur habitation insalubre à des gens plus pauvres encore sans jamais s'occuper de leur réhabilitation. Très souvent, les nombreux enfants, ou petits-enfants, qui ont hérité des logements, ne parviennent pas à s'entendre. Donc les maisons se dégradent, inlassablement. »

Sans pour autant interpellier les pouvoirs publics, même lorsqu'ils se revendiquent du quartier, comme Kostas Peletidis, le maire actuel, fils d'immigré lui-aussi. Serveuse depuis une semaine dans un café à deux pas de l'Église Agia Fotini, Penny n'est pas du quartier. Derrière le zinc, entre deux cafés froids, elle s'excuse, gênée, pour son anglais hésitant. Pourtant, lorsque l'on évoque, ce matin-là, le quotidien des nombreuses personnes assises à ses tables, elle n'hésite plus : « Pour la ville, ce qu'il se passe ici, ce n'est pas important. Les gens d'ici ne sont pas importants. Ils ne comptent pas... » Les gens changent. L'histoire reste la même. ✕

■ AU CENTRE DU QUARTIER, LE PROFIGIKA STADIUM. SORTI DE TERRE EN 1925.



PROFIGIKA, EN LIGNE D'IZMIR

Celle qui s'appelait Smyrne jusqu'en 1923 était la cité comptant le plus grand nombre de hellénophones en Asie Mineure. En 1922, le démantèlement de l'Empire ottoman - et l'éveil du sentiment national turc qui l'accompagne - vide les quartiers grecs de la ville. Une grande partie de leurs habitants atterrit à Patras, dans le quartier de Profigika, qui porte l'empreinte de ces bouleversements.

Le stade de Profigika - l'un des plus anciens du pays - est la marque la plus visible de l'installation de ces milliers de réfugiés venus d'Izmir dans le quartier. Après que les anciens footballeurs du club de l'Apollon Smyrni aient fondé, dès leur arrivée, l'Olympiacos Patras F.C, les nombreux supporters lancèrent eux-mêmes, dès l'année suivante, la construction de cette enceinte, qui fut le cœur du football patrinien au cours du XX^e siècle. Plus qu'un simple théâtre sportif, elle servit également d'abri à la population durant la guerre civile en 1947.

À deux pas, un autre hommage à la ville portuaire turque demeure : l'église Agia Fotini. Elle fut, elle-aussi, bâtie par les réfugiés, qui lui donnèrent le nom de sa jumelle d'Orient.

DE TRÈS CHERS MORTS

La mort coûte cher en Grèce. Certaines familles s'envolent même jusqu'en Bulgarie pour incinérer leurs défunts. Malgré les contestations religieuses, la ville doit se doter du premier crématorium du pays.

■ Texte & photo François D'Astier

Nous sommes Grecs ! Pas étrangers ! Nous devons être enterrés de manière traditionnelle ! » Dans une salle municipale de la banlieue de Patras, les cris fusent ce mercredi 16 janvier 2016. C'est la troisième concertation entre les responsables du projet et les habitants de la ville en l'espace de cinq semaines. L'exigu local est plein à craquer. Une cinquantaine de personnes, l'air grave, écoutent l'argumentaire de Pavlos Stamos, l'adjoint au maire en mission commando auprès des contestataires. « Nous pourrions utiliser l'argent généré par le crématorium municipal pour payer des employés et pour nettoyer le quartier », argue-t-il. On l'apostrophe : « Nous ne vous laisserons pas faire ! » L'élu entend mais défend, impassible : « La décision est prise. »

Deux mois plus tôt, l'équipe municipale actait la construction d'un crématorium dans ce quartier modeste et industriel du sud de la ville. En Grèce, la nouvelle fait l'effet d'une bombe. Une loi a bien été adoptée en 2006, autorisant la construction de crématoriums. Mais à ce jour, le pays n'en possède toujours pas. Cette pratique funéraire est condamnée par la toute-puissante Église orthodoxe. L'archevêque Chrysostomos, plus haute autorité religieuse de la ville, prévient aujourd'hui ses fidèles : « Une fois brûlé, on sort de l'orthodoxie. C'est une pratique indigne. Comment le Christ aurait-il pu revenir à la vie si son enveloppe charnelle avait été réduite en cendres ? »

L'emprise du clergé sur la société grecque n'est toutefois plus aussi importante qu'avant. Surtout, la crise économique a fait bouger les lignes du business funéraire. « Pour un proche, j'ai dépensé 1 700 euros rien que pour la cérémonie. Je pense que les Grecs devraient avoir le choix », lâche Michaelis Vasilakis, journaliste local.

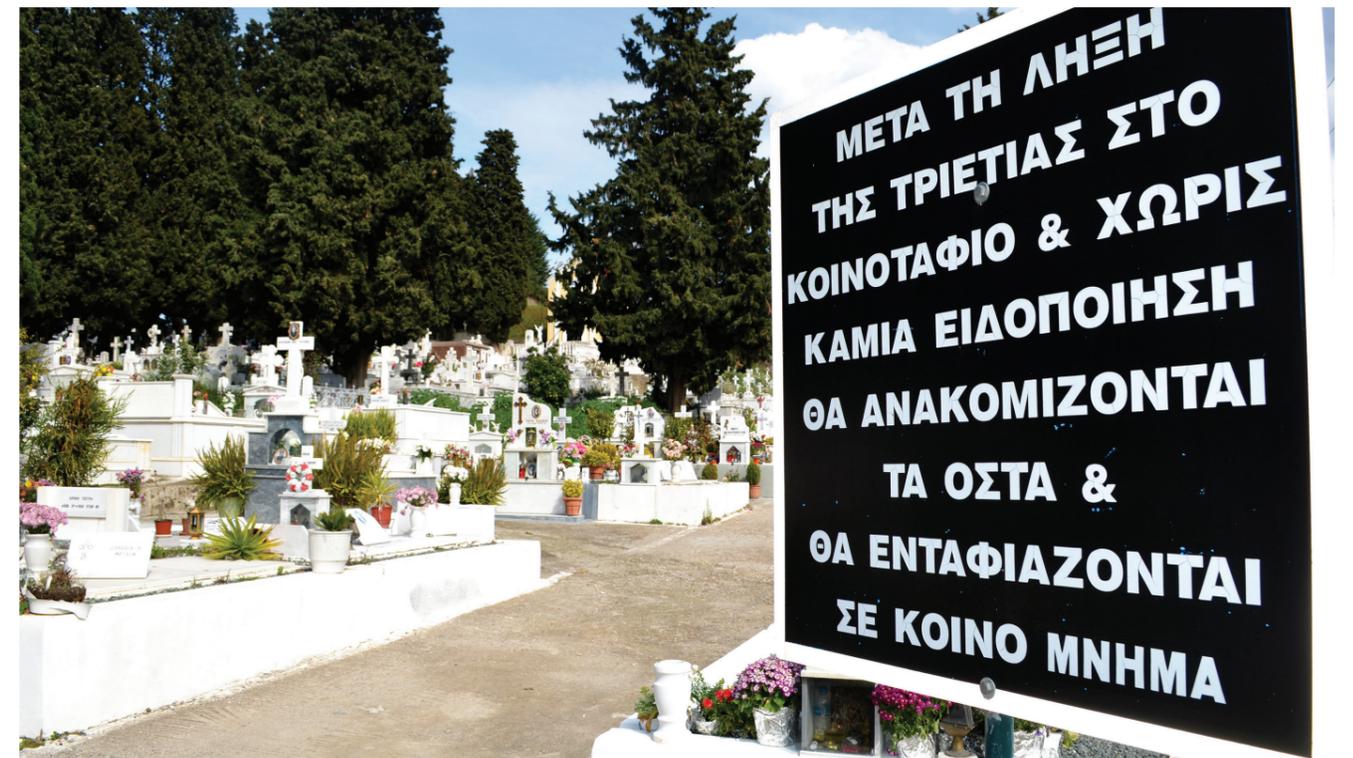
TROIS ANS FACE À L'ÉTERNITÉ

Dans le principal cimetière de la ville, les panneaux signalent aux visiteurs : « Après trois ans passés dans un tombeau collectif, faute de paiement, la municipalité se réserve le droit de déterrer les os du défunt et de les placer dans une fosse commune. » Ici, toutes les tombes permanentes sont déjà occupées. On loue des concessions collectives, mais les baux ne sont pas éternels. Leur prix varie de 80 à 750 euros pour trois ans. Les familles qui ne payent pas assistent alors à l'exhumation et choisissent : la fosse commune ou une malle en aluminium, stockée dans une salle du cimetière. Forfait, 20 euros par an.

Du côté du deuxième cimetière de la ville, bientôt plein lui aussi, la municipalité propose tout de même des tombeaux permanent entre 5 000 et 7 000 euros. On est encore loin des tarifs pratiqués à Athènes où le prix d'une concession atteint souvent la dizaine de milliers d'euros.

Giota Kaika Mantanika, auteure d'un livre sur l'histoire du premier cimetière de Patras, explique : « Le prix des concessions pousse de nombreuses familles à parcourir des centaines de kilomètres pour trouver des places moins chères dans l'arrière-pays. C'est ça ou la crémation... » Oui, mais où ? En l'absence de crématorium, les pompes funèbres se sont adaptées. Elles proposent des vols jusqu'en Bulgarie pour s'y faire incinérer. Le service est tarifé de 1 600 à 2 800 euros. Une dépense douloureuse mais ponctuelle. Dans un pays où les salaires ont chuté de 25 % en quelques années, devoir payer l'équivalent d'un loyer par an pour loger ses morts fait grincer des dents. Selon les estimations de la municipalité, le futur crématorium devrait procéder à plus de 1 300 cérémonies annuelles. Sa construction, dont le coût est estimé à 2,2 millions d'euros, serait financée entièrement par une aide européenne. La première brique réfractaire attend maintenant d'être posée. ✕

■ "APRÈS TROIS ANS DANS UN TOMBEAU, LA MUNICIPALITÉ SE RÉSERVE LE DROIT DE DÉTERRER LES OS DU DÉFUNT ET DE LES PLACER EN FOSSE COMMUNE."



CULTURE : AIDE-TOI ET L'EUROPE T'AIDERA

Pour continuer à financer la création, Patras innove et s'organise. Mais la résistance passe aussi par l'Europe.

■ Camille Lafrance

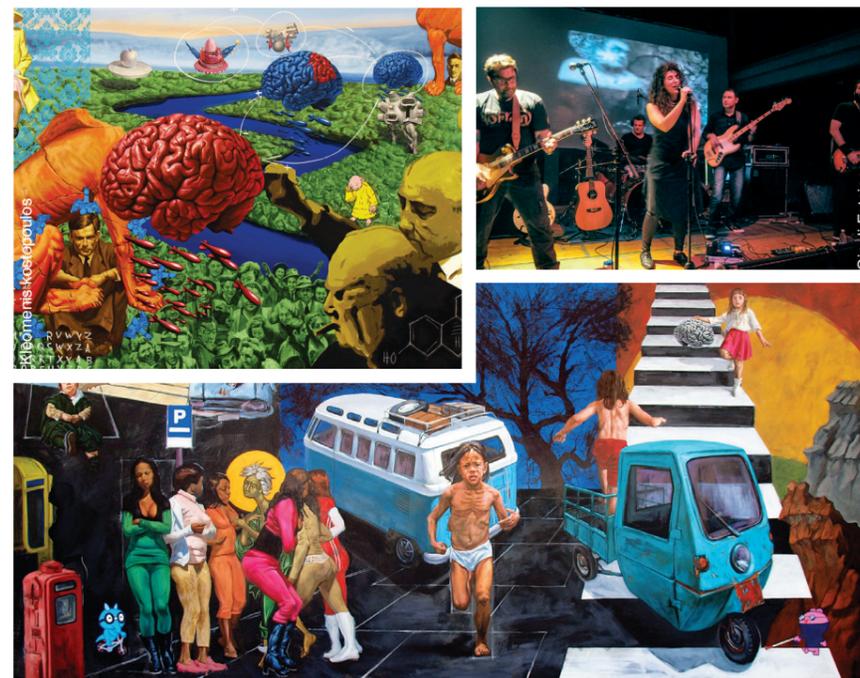
Li n'y a pas beaucoup d'argent à gagner quand on est artiste, à moins de jouer du bouzouki dans des cabarets. » Konstantza Maniatiopoulou, la trentaine, brune aux cheveux bouclés, chante dans le groupe de rock alternatif grec DeadBeat Escapement. En plus de son activité artistique, elle est professeure de yoga et organise des séances de dramathérapie, une thérapie par le théâtre. Les autres membres du groupe travaillent dans l'archéologie, au conservatoire de musique ou dans une entreprise de torréfaction de café. Leur leader, Ioannis Kopsinis, qui officie en tant que batteur, est propriétaire d'un des sept théâtres privés de Patras. Si en France, vivre de son art quand on est musicien s'avère être un chemin de croix, en Grèce, c'est tout simplement impossible. Pour ne pas vendre à perte, les artistes se rétribuent sur la vente de leurs CD et la billetterie de leurs concerts. Ils déplorent le manque d'investissement de la part des pouvoirs publics. En matière d'équipements culturels, l'austérité est aussi passée par là. « Il n'existe plus de salles de concerts dignes de ce nom, avec une bonne acoustique. Depuis la crise, c'est moins de salles, moins de concerts, moins de cachets », justifie Tryfonas, un des guitaristes, entre deux blagues.

SUBVENTIONS ZÉRO

Place à la débrouillardise et au système D. Chacun travaille à côté de sa passion et ne compte pas ses heures. Maria Apostolatou, 20 ans, est étudiante en sciences de l'éducation. Elle est à la tête d'une petite troupe, Thespis, qui se produit au théâtre

■ MARIA APOSTOLATOU ET KONSTANTINOS PALLILIS POUR « THE GREY CITY », AU THÉÂTRE GRAMMES TEXNIS, EN DÉCEMBRE 2015.

privé de Ioannis Kopsinis. Elle enseigne également la comédie au black, sans être diplômée. Avec ses camarades, Maria essaye de contourner le système pour transmettre sa passion. D'après elle, « il est difficile d'aller quémander de l'argent pour jouer une pièce. Car tous les Grecs subissent la baisse du pouvoir d'achat. La nécessité de manger prime sur le reste ». Bien qu'en France, le statut d'intermittent du spectacle rime avec précarité, il existe des subventions de la part des pouvoirs publics. Ici, l'intervention des institutions étatiques, en termes de financement, est quasi nulle. « C'est dans des situations comme celle-ci que l'on voit qui agit vraiment pour la culture. » Les cheveux tirés à quatre épingles, Kleomenis Kostopoulos est un artiste-peintre patrinien influencé par Lucian Freud. Il a choisi de faire appel à l'Europe pour financer les festivals qu'il organise. Son association à but non lucratif, Art in Progress, a été créée en 2011. L'homme, au fil des expositions qu'il présente depuis plus de vingt ans à travers le continent, a acquis une certaine notoriété. Il s'en sert pour demander des subventions à différents ministères de la Culture de pays européens, comme « la Norvège, l'Allemagne, la Suède, les Pays-Bas... ». Ses deux festivals, *Street Art* et *Re-Culture*, ont lieu au printemps et à l'automne. Organisés dans des entrepôts dont la ville était autrefois propriétaire, leur coût oscille entre 15 000 et 20 000 euros. Kleomenis bénéficie aussi de l'aide de quelques bénévoles. S'ils étaient rémunérés et les lieux loués, l'ensemble nécessiterait 300 000 euros. Pourtant, la municipalité de Patras possède bien un fonds pour organiser des événements culturels. Il s'élève à 2,5 millions d'euros, ce qui représente 2 à 4 % du budget total de la ville par année. L'Apollo est l'unique théâtre municipal. Une fois enlevés les salaires de ses employés et ceux du service de la mairie concerné, il ne reste que 300 000 euros pour d'autres



■ LE GROUPE THE DEADBEAT ESCAPEMENT, AVEC KONSTANTZA MANIATIPOULOU AU CENTRE, EN CONCERT AU THÉÂTRE LITHOGRAFION À PATRAS EN AVRIL 2013.

■ DEUX PEINTURES DE KLEOMENIS KOSTOPOULOS CI-DESSUS : « I IS ANOTHER » (2015) À GAUCHE ET « ALL IS THE SAME ROAD » (2014).

manifestations culturelles. Comme le carnaval. En comparaison, la ville de Bayonne en France a dépensé 7,1 millions d'euros dans ce secteur, soit 11,8 % de son budget en 2015.

UNE PROGRAMMATION CONTROVERSÉE

La politique culturelle de la municipalité communiste chagrine un bon nombre d'artistes. La plupart lui reprochent ses choix idéologiques et un certain clientélisme. Par exemple, Kostas Kazakos, acteur et ancien député KKE (Parti communiste grec) a remplacé Theodoros Abazis à la direction du théâtre municipal, à l'élection du nouveau maire. Ou encore, *Galilée*, la pièce de Bertold Brecht, dramaturge allemand connu pour ses sympathies communistes, a tenu l'affiche du théâtre en février dernier.

Une exposition, basée sur des archives de la Chambre des Beaux-Arts de Grèce (EETE), nommée « Arts visuels et résistance de 1936 à 1974 », est également critiquée. Visible à partir d'avril à Patras, elle couvre une période historique allant de l'occupation nazie à la dictature des colonels, en passant par la guerre civile. La présidente d'EETE, Alexandra Mela, est aussi une membre active du KKE et s'est présentée aux dernières élections législatives pour le parti. Les exemples sont nombreux. Mais la municipalité et le théâtre Apollo démentent tout favoritisme.

Lina Yannopoulou, réalisatrice de documentaires et bénévole pour le Peloponnissos-Doc-Festival, vivant à 70 kilomètres de Patras, ne croit carrément plus en les institutions de son pays. Pour elle, financer la culture en Grèce relève « de l'héroïsme ». Elle profite des festivals internationaux organisés dans la région pour trouver des coproducteurs. Comme Kleomenis, tous ses espoirs reposent aujourd'hui sur les fonds européens. ✕

■ LES EXPOSITIONS DE L'ASSOCIATION ART IN PROGRESS SONT ORGANISÉES EN COPRODUCTION AVEC DES CAPITAUX EUROPÉENS.



LES VESTIGES AMERS DE PATRAS 2006



Il y a dix ans, Patras était désignée Capitale européenne de la culture. Quelque 350 productions artistiques et 7 000 artistes furent présentés pendant toute une année dans les artères patrinienes. Un événement qui avait apporté « un véritable souffle à la ville et à la création artistique », d'après Konstantinos Magnis, directeur de la rédaction du journal local *Peloponnissos*. Mais à en croire Alexis Alatsis, le responsable de la programmation, la manifestation fut un gâchis. Selon lui, les autorités locales n'ont pas su pérenniser l'héritage de la capitale culturelle. Un sentiment d'exaspération persiste aussi chez les habitants, qui n'en reconnaissent pas les bienfaits culturels ou économiques. Le seul bâtiment public édifié, un théâtre de 800 places en préfabriqué, a été déclaré sinistré à cause d'un tremblement de terre. Il n'a jamais été restauré. Un dépit collectif dû aussi aux problèmes de financement. Le gouvernement Nouvelle Démocratie de l'époque rechignait à parrainer une initiative prise par ses prédécesseurs socialistes et n'avait accordé qu'un quart du budget initial de 100 millions d'euros à la manifestation. Il semblait logique de choisir Patras, troisième ville du pays, après les désignations d'Athènes en 1985 et de Thessalonique en 1997. Une décision prise aussi pour des raisons politiques de la part du Pasok, la commune étant acquise au parti socialiste. « Le parti considérait ce projet comme une machine à sous, grâce à laquelle Patras pouvait améliorer ses équipements culturels », déplore Alexis Alatsis. En 2006, le gouvernement choisissait alors la ville « Capitale européenne de la culture », sans consulter la municipalité. Depuis le précédent de Patras, la commission européenne chargée de la manifestation prend en compte la motivation et les moyens de financement qu'une ville peut mobiliser.

L'ÉCOLE DES FILLES

Depuis plus d'un siècle, la boxe est incontournable à Patras. Meilleur club du pays, le Panachaïki enchaîne les succès, notamment dans les catégories féminines. Une authentique discipline de vie.

■ Redha Dahmani

Tee-shirt rose et casque bleu, Christina, frêle adolescente d'une quinzaine d'années, martèle sans relâche un colosse du même âge qui la dépasse d'une tête. Tandis qu'elle enchaîne les crochets avec hargne, lui multiplie les esquives grâce à un excellent jeu de jambes. Ce grand gaillard prend bien soin de ne pas appuyer ses coups. Il se contente de jabs du droit pour maintenir à distance son adversaire du jour et profiter ainsi de son allonge.

Le gymnase, exigü, aux appareils de musculation d'un autre âge, est tapissé de photos et de trophées obtenus lors de différentes compétitions. Champion de Grèce en titre, le Panachaïki, fondé en 1891, est l'un des clubs les plus réputés du pays. Ici, pour les quatre-vingts licen-

ciés, dont neuf filles, le noble art s'appréhende comme une discipline de vie.

Niché au pied des montagnes, cerné par un ensemble d'immeubles aux murs couverts de graffitis, l'accès du club de boxe de Patras est imperceptible pour les non-initiés. L'antique stade Kostas-Davourlis accueille dans ses entrailles la section amateur du Panachaïki. C'est dans la salle Evangelos-Mavropoulos – ancien cycliste puis boxeur, entraîneur du club jusqu'à sa mort en 1997, à 95 ans – que s'entraînent trois à cinq fois par semaine Giorgos, Christina, Foteini et leurs copains. Tandis qu'en France la découverte de ce sport se fait à huit ans, ici les plus jeunes boxeurs ont six ans, les plus âgés cinquante-cinq ans.

Le rituel est immuable. Après les consignes données par l'entraîneur Nikolaos Pleas, bénévole depuis 1997, les apprentis boxeurs entament quelques tours de chauffe autour du ring et des sacs de frappe, avant le début des combats. Ce jour-là,

c'est Giorgos, neuf ans, qui dirige les étirements sous le regard bienveillant du reste du groupe et de l'entraîneur. « Je lui avais promis qu'il le ferait. C'est une manière de s'inscrire dans le collectif, de développer l'entraide et le goût pour ce sport », explique le coach.

Formé par Mavropoulos, Nikolaos, professeur de sport à la ville et ancien membre de l'équipe nationale de Grèce, expose sa philosophie du combat : « Un boxeur doit apprendre la technique, pas la violence, en se servant de son esprit.

La boxe est un sport de réflexion. Notre but n'est pas de former des combattants de rue. Ni des sportifs avides d'argent. »

Une fois le ring séparé en quatre carrés, chacun travaille en atelier. Pour la majorité des apprentis boxeurs, cela consiste à se retrouver deux par deux, face au sac de frappe ou devant le miroir, afin d'affiner sa technique. Les plus aguerris monteront sur le ring.

OBJECTIF JEUX OLYMPIQUES

Derrière son regard pétillant et sa barbe grisonnante, Nikolaos Pleas rêve d'envoyer un de ses boxeurs aux Jeux olympiques. Foteini Plea, 17 ans, membre de l'équipe nationale et championne de Grèce, aurait pu prétendre à une place aux Jeux de 2016 à Rio. Mais elle n'a pas

l'âge réglementaire. « C'est dommage pour elle car elle le méritait, confie l'éducateur. Les Jeux olympiques restent le sommet à atteindre. Nous allons nous préparer pour 2020. D'ici là, Foteini aura encore gagné en technique et en maturité. »

Autour du ring, Stamos suit attentivement le combat en cours : « Christina a du talent, mais son jeu de jambes est encore perfectible. Lorsqu'elle sera au point, elle fera partie des meilleures. » Pilote de l'armée de l'air et lui-même ancien boxeur, c'est un habitué des entraînements. Trois fois par semaine, il accompagne ses deux filles, de 14 et 16 ans. « Il est important qu'elles sachent se défendre. Lorsque je les vois combattre, je suis sûr d'être le père. Pas besoin de test ADN ! » ✘

■ NIKOLAOS PLEAS, ENTOURÉ DE DEUX PROMESSES DU CLUB : CHRISTINA ET FOTEINI.



Erwan Bruckert



Redha Dahmani

QUAND PATRAS BRILLAIT AU FOOT

Evgenios Vgenopoulos, devenu spécialiste du football local au fil de ses recherches, raconte l'histoire de ce sport à Patras.

■ Texte & photo Adrien Vicente

Aujourd'hui quasi-absente de la carte du foot grec, Patras a pourtant « une longue histoire avec le football et personne ne s'y est intéressé jusqu'ici », regrette Evgenios Vgenopoulos, livreur de pâtisseries qui enquête depuis six ans, par passion, sur l'histoire de ce sport.

Comme presque partout dans le monde, ce sont les Anglais, aidés par les grands négociants en raisin, qui ont amené le ballon rond dans la ville. Le premier match a eu lieu en 1899 entre le Panachaïkos Gymnastikos Syllogos, club omnisports, et une équipe de marins britanniques.

Le Panachaïki, plus grand club de la ville, est né en 1923, avec les premières compétitions officielles. En 1925, des réfugiés grecs expulsés de Smyrne (Turquie) fondent l'Olympiakos Patras « parce qu'ils étaient victimes de racisme au sein du Panachaïki ». La ville vit alors au rythme des confrontations entre ses deux clubs, jusqu'en 1959, quand le Panachaïki intègre la division nationale, laissant son meilleur ennemi orphelin. Depuis, le club mène sa barque sans éclat, entre la première et la deuxième division grecques. Et n'a plus que la mémoire de ses glorieux anciens : Kostas Katsouranis, champion d'Europe avec la Grèce en 2004, ou Kostas Davourlis, star du club dans les années 70 qui a donné son nom au stade. ✘



■ EVGENIOS VGENOPOULOS ÉPLUCHE LES ARCHIVES DU JOURNAL LOCAL.

F1 : LE CIRCUIT FANTÔME ?

En octobre 2012, le Ministère du Développement grec annonce avoir débloqué une subvention de 29,46 millions d'euros pour construire un circuit automobile à Patras. Une initiative mal perçue en temps de crise. La revue américaine *Forbes* dénonce un pays « n'apprenant jamais de ses erreurs ».

Face aux critiques, l'initiateur du projet, Evangelos Floratos, ancien maire de la ville, promet un financement « aux deux tiers privé ». La création de 800 emplois est évoquée. En septembre 2014, il espère l'arrivée « d'investisseurs étrangers pour boucler le budget et commencer les travaux », mais ceux-ci se font encore attendre. Depuis, la ville de Drapetsona, au sud d'Athènes, a lancé un projet concurrent, au coût dix fois plus élevé. Mais aucun des deux chantiers ne semble pour l'instant sur la ligne de départ.

DERNIÈRE ÉDITION

Le musée de la presse de Patras est à l'image du média auquel il rend hommage : replié sur un glorieux passé. Car, même ici, impossible de ne pas voir que la presse grecque a un avenir bien sombre.

■ Texte & photos Adrien Vicente

Pour le visiter, il faut sonner à la porte d'un immeuble résidentiel, à quinze minutes à pied du centre-ville. La faute à la crise, explique l'unique employée du musée de la presse de Patras, Katerina Tsirou. Le lieu n'avait plus les moyens de financer son ancien local place George, en plein centre.

À chaque recoin de l'unique pièce du musée, sous verre, des dizaines de journaux grecs, imprimés pour la plupart il y a plus d'un siècle à Patras, Athènes, dans les îles et même à l'étranger, sont exposés. L'un d'entre eux, issu de la diaspora grecque en France, a même son siège « boulevard du Mont-Parnasse ». « Nous recevons surtout la visite de groupes scolaires et de chercheurs », explique Katerina Tsirou. La visite est axée sur « la grande époque de la presse », à la fin du XIX^e siècle, à l'époque où les grands producteurs de raisins de Corinthe achetaient des annonces dans la dizaine de journaux de la région.

À l'occasion de la fête nationale qui commémore le début du soulèvement des Grecs contre les Ottomans, le 25 mars 1821, l'exposition temporaire est en forme de cours d'histoire patriotique. Des objets emblématiques de leur lutte pour l'indépendance, comme l'appel populaire au futur Premier ministre, Ioannis Kapodistrias, en 1827, ou le premier journal grec, manuscrit, l'*Ellenika Chronika*, datant de 1824, sont là pour être présentés aux écoliers.

En dehors des étudiants et chercheurs, les rares visiteurs – ils étaient 1 650 au total en 2015 – sont, d'après Katerina Tsirou, des personnes en quête d'un secret familial. « Des enfants adoptés à la re-



cherche de leurs parents » dans les avis de naissances du journal local, par exemple. Ou cette femme de 45 ans qui était venue, en 2015, « presque en larmes », pour se renseigner sur le jour où elle a été retrouvée, bébé, abandonnée sur une place de Patras, un fait divers couvert par le *Peloponnisos*. Car le seul musée de la presse de Grèce, et l'un des seuls d'Europe, est surtout une salle d'archives. Il conserve presque tous les numéros du *Peloponnisos* depuis sa création en 1888 ; et Katerina Tsirou précise que près de 60 000 documents ont été numérisés grâce à une subvention européenne

■ KATERINA TSIROU EST L'UNIQUE EMPLOYÉE DU MUSÉE.

de 300 000 euros débloquée quand Patras était Capitale européenne de la culture, en 2006. De l'avenir de la presse grecque, on ne parlera pas. Peut-être parce que le musée, dépendant des recettes du syndicat qui le finance et donc de celles des journaux grecs, se demande comme eux s'il passera l'année. ✘

« LE PELOPONNISOS » RÉSISTE, ENVERS ET CONTRE TOUT

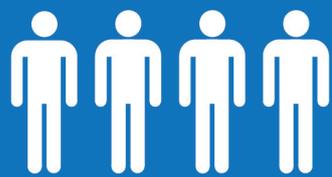
128 ans. C'est l'âge canonique du *Peloponnisos*, le principal journal local de Patras et le plus ancien quotidien de Grèce en dehors d'Athènes.

Une longévité qui, mise en parallèle avec sa ligne éditoriale de droite, fait passer le journal pour le « papy conservateur » de la famille. Signe de sa résistance au changement, le journal a été l'un des derniers en Grèce, en 2002, à réduire le format de ses immenses pages. En 2011, le journal, vendu à 1,50 euro est tiré à quelque 6 000 exemplaires. Et si la crise l'a conduit à réduire ses pages – 48 contre 72 avant la crise – le titre a survécu. Atablé dans un bar branché de Patras en tenue de carnaval, le directeur de la rédaction, Konstantinos Magnis, donne cette explication : « Les gens veulent avoir des choses stables. Et nous avons profité de ce besoin des lecteurs pour devenir leur drapeau. C'est ça qui nous a tenus debout. »



AU MUSÉE, LES PORTRAITS PATRIOTIQUES CÔTOIENT LA PRESSE D'ÉPOQUE.

LA RECETTE D'UN BON VISÓ



13 étudiants de
l'Institut du
journalisme de
Bordeaux



Une ville en Grèce

ΠΑΤΡΑ
PATRAS

Bordeaux
1989 km

Athènes
176 km

Rome
885 km

Berlin
2336 km

Moscou
2277 km

Ankara
1514 km



6,9 kg de souvlaki
brochette de viande marinée



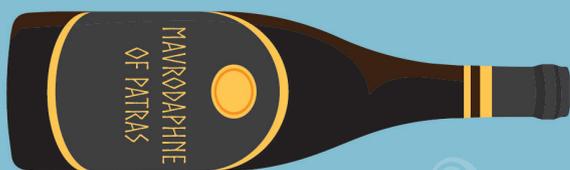
5,1 kg de gyros pita
le classique sandwich grec



3,1 kg de feta
fromage de brebis



35 litres de Mythos
bière grecque



9 litres de Mavrodaphné
vin rouge moelleux local



35 cafés frappés



1,8 litre de Ouzo
apéritif anisé



0,2 litre de tentura
apéritif à la cannelle et girofle



En 5 jours, nous avons rencontré:

	9 Georgios (et dérivés)
	9 Kostas & Konstantinos
	7 Nikos & Nikolaos
	4 Vasilis
	3 Christos
	2 Dimitris
	2 Andreas
	2 Theodoros
	2 Evangelos

En gascon, **Visó** veut dire



«JE VOIS»

Mais **attention**:
en argot grec,
cela veut dire

«NICHONS»

